

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

AOUT 1756.



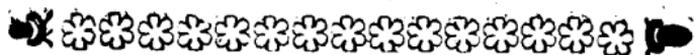
NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

MDCCLVI.



JOURNAL HELVETIQUE,

AOUT 1756.



DISCOURS

Sur ce Précepte de ST. PAUL, *Soiës dans la
joïe avec ceux qui sont dans la joïe.*

Rom. XII. 15.

L'Évangile nous prescrit les qualités les plus sociales, & c'est un côté, qui doit nous le faire fort estimer. Outre les services réels, les secours essentiels de la Charité, qui est la Vertu fondamentale du Christianisme, cette Sainte Religion veut encore que nous partagions les sujets de joïe ou de tristesse, que peut avoir le Prochain. Rien de plus propre à lier les Hommes les uns avec les autres: *Soiës en joïe avec ceux qui sont en joïe, pleurés avec ceux qui pleurent*, dit St. Paul.

Voilà deux états qui partagent à peu près le Monde. Les uns sont dans la joïe & les autres dans la tristesse. Telle est la condition

des Homes, tant qu'ils font sur la Terre. Ce n'est pas ici le lieu de chercher la raison d'un fort si inégal, mais ce que nous devons faire remarquer, c'est que la Religion rapproche les uns des autres. Ceux qui sont dans la joie doivent prendre part à l'affliction de leurs Frères, & les Affligés doivent, à leur tour, voir avec plaisir la prospérité de ceux qui se trouvent dans une situation heureuse.

Il semble d'abord que la Religion pouvoit se dispenser de nous prescrire un devoir que l'on pratique déjà dans la Société. C'est un usage établi par tout de visiter ceux à qui il est arrivé quelque chose d'avantageux, ou qui ont quelque sujet de tristesse. L'Honêteté mondaine ne permet pas de négliger de semblables Visites. Pour peu que le sujet de joie, ou de tristesse soit marqué, on voit les Gens courir en foule chez ceux qui y sont intéressés & leur Maison est en quelque manière assiégée.

Il y a des Gens dont la vie se passe dans un flux & reflux de Visites de cette nature. Ils savent se métamorphoser continuellement. Ils passent immédiatement d'une Maison de félicitation à une Maison de deuil. Ils ont l'art de changer en un instant de Ton & de Visage. Souples & flexibles au gré des bienfaisances humaines, on les voit s'affliger & se réjouir presque en même tems. Pure

grimace , on feint de prendre part à ce qui arrive aux autres , mais ce font des Discours trompeurs , qui ne répondent en rien à la véritable disposition du Cœur.

Le grand défaut de la Civilité mondaine , c'est qu'elle est toute extérieure. Elle s'évapore toute en paroles ; elle n'est que sur les Lèvres , le Cœur n'y a aucune part. Le devoir que *St. Paul* nous prescrit ici est bien différent de ces petites formalités que l'honnêteté exige , & de ces usages établis dans le commerce de la Vie. Il veut que nous sentions éfectivement ce que nous témoignons aux autres. Ce Précepte particulier nous est donné dans ce Chapitre, come une branche de la Charité. *St. Paul* nous recomande l'amour du Prochain ; mais un amour réel & véritable. *Que la Charité soit sincère & sans déguisement* , dit-il *. Il veut donc que le même principe de Charité, qui nous fait avoir à cœur les intérêts de nos Frères , nous fasse aussi révéler leurs sentimens de joie & de tristesse , & nous les fasse partager avec eux.

La première partie de l'Exhortation de l'Apôtre regarde les mouvemens de joie où nous devons entrer. Ceci a d'abord besoin de quelque distinction. On voit assez

* Rom. XII. 9.

que nous ne devons pas entrer indifféremment dans tous les sujets de joie qui peuvent agiter le Prochain. Il y a des joies criminelles, il y en a d'innocentes, & d'autres que l'on peut regarder come indifférentes.

Un Vindictif qui a trouvé une occasion favorable de se vanger de son Enemi, en fent une joie fort vive. Loin de la devoir parrager avec lui, nous devons en gémir & nous en affliger. Autrement ce seroit approuver une mauvaise action, & s'en rendre en quelque manière le Complice. Il faut dire à peu près la même chose de ces gens de plaisir, qui ne recherchent que la Volupté & la bone chère.

Ce ne seroit pas sortir tout à fait de nôtre sujet, que de dire quelque chose ici de la joie qui anime quelquefois nos Conversations. Il n'arrive que trop souvent que la joie y domine aux dépens de la Vertu & de la Religion. On voit assez qu'il est défendu à un Chrétien d'y entrer. Toutes ces plaisanteries, qui ataquent la Piété ou les Bones Mœurs, ne conviennent qu'à des Gens qui ont le Cœur gâté. Il ne nous est pas défendu d'être de moitié dans la joie qui anime quelquefois certains entretiens; mais ce n'est qu'avec quelques restrictions. Dès que cette joie s'évapore en légèreté, nous ne devons plus la suivre, à

plus forte raison lors qu'elle va jusqu'au libertinage.

Il y a bien des Prédicateurs, qui expliquant ce Texte, ne manqueroient pas d'épurer extrêmement les sujets de joie du Prochain, dans lesquels nous devons entrer, Ils diroient que la pensée de *St. Paul* est que nous nous réjouissions des progres que nos Frères font dans la Vertu, des graces spirituelles que Dieu leur acorde. Un Prédicateur, qui veut rendre cette joie toute Chrétienne, est assurément loüable : Le lieu où il parle assortit très bien une Explication de cette nature. Mais il ne nous conviendrait pas de le prendre ici sur un ton si haut, & nous croions ne pas nous éloigner de la pensée de cet Apôtre, si nous disons, qu'il a aussi en vüe ce qui se passe dans la Vie ordinaire, & qu'il veut que nous prenions part à la joie de nos Frères, même sur des sujets temporels.

Il est sans doute permis à un Chrétien de se réjouir d'une délivrance que Dieu vient de lui acorder, de la guérison d'une Maladie qui l'avoit fait souffrir un long espace de tems. Nous pouvons donc, & même nous le devons, entrer dans la joie que leur cause ce retour de Santé ou de prospérité.

Nous pouvons de même prendre part à la joie d'une Personne qui est parvenue à un Emploi distingué, ou d'une autre qui vient de

faire une Fortune considérable, qui doit lui faire passer sa Vie avec douceur. Ces sortes de succès causent aux Hommes les émotions les plus vives. Ils trouveroient fort mauvais que nous fussions insensibles à leur joie.

Il y a seulement une distinction à faire là dessus. C'est que lors qu'il est de notoriété publique, que quelqu'un a employé de mauvais moyens, ou pour parvenir, ou pour s'enrichir, nous devons être dispensés d'entrer dans la joie que lui causent ces succès, parce qu'elle n'est pas légitime. Disons la même chose du gain d'un Procès injuste & des autres cas semblables. Cette joie mal fondée rentre dans la Classe de celles que nous avons d'abord écartées, la joie d'un Homme qui vient de se vanger de son Enemi, celle d'un Voluptueux &c. Il faut donc supposer qu'un Homme qui s'est procuré quelque avantage, n'a employé que des voies légitimes, pour appliquer à la joie qu'il en ressent, le Précepte que nous donne nôtre Apôtre.

Voici encore quelques occasions où nous devons entrer dans la joie des autres.

Un Père a un Fils sage & vertueux, qui outre cela est né avec beaucoup de génie, qu'il a heureusement cultivé. Ces Talens viennent de procurer à ce jeune Homme un Etablissement fort avantageux. C'est alors véritablement le cas de prendre part à la joie

que le Père en ressent. Lors que le Mérite & la Vertu sont récompensés, c'est là le plus légitime sujet de joie, & par conséquent celui que nous devons être le plus empressés de partager avec nos Frères.

Cette joie doit toujours être proportionnée à la nature des biens qui la causent. Elle doit être modérée, quand il s'agit d'avantages purement temporels. Je ne prétens pas m'ingérer de faire ici le Prédicateur; mais je ne croi pas d'être traité de Moraliste trop sévère, si je propose ici cette Règle. Il y peut avoir une manière outrée d'entrer dans la joie des autres sur des succès entièrement mondains. Prenons garde que le ton que nous prenons dans ces occasions, ne leur donne une idée trop avantageuse des Biens de la Terre. N'apuiens pas par des épanouissemens de cœur extraordinaires, l'illusion que les Riches se font déjà sur leur prétendu bonheur. C'est donc les confirmer dans leur erreur, que de trop exalter chez eux le plaisir qu'il y a à se voir dans l'abondance.

Autre mauvais effet de ces expressions outrées, en entrant dans la joie d'un Home, qui vient de faire une Fortune considérable, c'est que par là on jette encore dans l'erreur les Assistans, qui peuvent se trouver chez celui que nous allons féliciter. Plus l'on a de déférence pour nos sentimens, plus ce ton

exagéré peut faire de mal sur l'Esprit des autres.

Il est bon d'entendre les Philosophes Païens sur la règle qu'il semble qu'on devroit observer dans ces occasions. *Il ne faudroit se réjouir avec les Hommes, dit Epictète, & les féliciter, que pour des choses dont ils ont un véritable sujet de se réjouir, & qui leur sont honorables & utiles **.

Une grande Fortune, dit encore Sénèque, est une grande servitude; au lieu de féliciter les Gens qui parviennent à de grands Emplois, il seroit plus à propos de leur faire des Complimens de Condolérance.

Il seroit aisé de soutenir & d'appuier ce qu'ont avancé ces Philosophes. Cependant ces Maximes ont quelque chose d'un peu trop sévères. On voit bien qu'elles ont été dictées par la Philosophie farouche des Stoïciens. Les relations qu'il y a entre les Gens qui vivent ensemble, l'union qui doit régner entr'eux, demande quelque chose de plus humain & de plus liant. Je crois que la Règle que donnent ces Philosophes, demande d'être un peu modifiée & adoucie. Tenons nous en donc à St. Paul plutôt qu'à Sénèque. *Soïez en joie avec ceux qui sont en joie.*

* DACIER, *Nouveau Manuel d'Epictète*, Tom. II. P. 74.

La Pratique de ce Précepte paroît facile & tout a fait aplanie. Rien de plus aisé que d'entrer dans la joie de ceux qui sont fort contens de leur sort. On est assuré d'être bien reçu chez eux. Nous les trouvons affables & prévenans. L'empressement que nous marquons à entrer dans leur satisfaction peut nous faire espérer qu'ils nous rendront service, si nous avons besoin d'eux dans la suite. Quelquefois nous les engageons par là à nous faire actuellement part de leur fortune & de leur prospérité. Ils nous admettent de tems en tems à leur table & à leurs plaisirs. Tout nous attire donc chez eux, & le Précepte *d'entrer dans la joie de ceux qui sont dans la joie*, paroît presque superflu.

Ce qui doit être difficile c'est de *pleurer avec ceux qui pleurent*. C'est à ce triste devoir que les Hommes ont besoin d'être exhortés vivement. Combien d'Amis qui s'attachoient à nous, quand nous étions dans la prospérité, & qui entroient fort avant dans notre joie, qui nous abandonnent quand il faut pleurer avec nous? Lors que nous contribuons à leurs plaisirs, ils quitoient tout pour être assidus auprès de nous. Ce n'étoit qu'empressement & que caresses. Mais le tems de l'orage est-il venu, on trouve mille raisons pour ne plus voir les Affigés. L'Adversité est un objet que chacun fuit, & ce

n'est qu'avec répugnance qu'on entre dans la Maison où l'on verse des larmes.

On est donc tenté de regarder come assez inutile le Précepte d'entrer dans la joie des autres , parce qu'il semble que nous y fomes portés naturellement. Je répons que ce devoir trouve de l'oposition dans nôtre cœur. D'abord une certaine indifférence , qui nous rend insensibles à ce qui arrive aux autres : Cette froideur est plus répandue qu'on ne pense. Cependant je n'y insiste pas , parce qu'il ne paroît pas difficile de venir à bout de cet Obstacle.

En voici un autre bien plus difficile à vaincre. C'est cette Envie , qui ronge tant de Gens , & qui leur fait regarder avec chagrin les avantages des autres. St. *Chrisostome* étoit dans un sentiment bien oposé à celui qui établit , que rien n'est plus facile que d'entrer dans la joie des autres. Ce Père de l'Eglise , qui conoissoit bien le Cœur humain , a dit au contraire , qu'*il est plus aisé de pleurer avec ceux qui pleurent , que d'entrer dans la joie de ceux qui en ont quelque sujet*. Et voici coment il prouve cette espèce de Paradoxe. „ Nous pleurons facilement , *dit-il* , „ quand nous voions les autres pleurer. La „ Nature seule nous conduit à cet atendrissement. Il n'y a guère de Gens qui puissent refuser leurs larmes à ceux qui sou-

» frent. Mais tout est plein d'Envieux, que
 » le bonheur des autres affige.

On a remarqué, presque dès le commencement du monde, de l'Envie entre les Voisins & les Gens de la même profession; dans la suite elle s'est glissée entre les Parens, & jusqu'entre les Amis même. Cette Passion a été très comune dans tous les tems & subsiste aujourd'hui dans toute sa force. Tout le monde fait qu'il faut entendre par l'Envie, cette affliction secrète que nous causent les avantages d'autrui. Elle nous fait regarder come un mal pour nous, le bien qui arrive aux autres. On diroit qu'ils le reçoivent à nôtre préjudice. Nous souffrons de les voir heureux. Elle est des plus fortes entre les Voisins, les Egaux, ceux qui ont une même occupation.

J'ai dit quel'Envie se remarque aussi entre les Parens, & quelquefois entre les Amis. Je vous vois de la froideur, une aversion assez marquée pour un de vos Parens. Qu'a-t-il donc fait pour encourir ainsi vôtre disgrâce? Il vient de recueillir une Succession considérable. Au lieu d'entrer dans sa joie, cette augmentation de fortune vous cause le chagrin le plus vif.

Des Moralistes, qui prétendent avoir le plus étudié le Cœur humain, ont dit, que quand nos Amis ont de grands avantages

sur nous, malgré le lien de l'Amitié, nous en concevons encore de l'ombrage. Ils sont allés jusqu'à dire, que par une conséquence de cette Envie secrète, nous ne sommes pas tout à fait fâchés, lors que quelque revers les met un peu plus de niveau avec nous. Ils ont dit sans détour, que *dans les disgrâces de nos meilleurs Amis, il y a toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas tout à fait.*

Il ne faut point regarder cette imputation odieuse come un mauvais raffinement de nos Moralistes modernes. Il est vrai qu'on leur reproche quelquefois de vouloir trop creuser les secrets replis du Cœur humain, & d'y chercher ce qui n'y est pas; mais la Remarque dont il s'agit avoit déjà été faite par un Auteur Païen, il y a bien des siècles. *Comptés uniquement pour véritables Amis, dit-il, non pas ceux qui sont touchés des disgrâces qui vous surviennent, mais ceux qui ne portent point envie à ce qui vous arrive d'heureux. Plusieurs plaignent leurs Amis dans l'adversité, ajoute-t-il, qui ne peuvent souffrir leur prospérité qu'avec peine*.*

Je ne sai si la malignité du Cœur humain va jusques là. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Vice bas & indigne est fort répandu. Rien de plus rare que de voir des Gens qui

* Isocrate à Démonique.

s'intéressent véritablement à la bonne fortune des autres. On ne peut soutenir sans un déplaisir secret, la situation riante de certaines Persones. Le moindre avantage qui leur arrive nous attriste. Le succès d'une entreprise, quelque gain imprévu qu'ils viennent de faire, nous inquiète, nous ôte le repos. On peut dire qu'à parler en général, il y a au dedans de nous un fond caché d'Envie. Le mal est encore qu'on se fait illusion sur la nature de cette passion, & qu'on ne la regarde pas comme aussi vicieuse qu'elle l'est véritablement.

Un Envieux semble s'en prendre à la Providence, qui à son gré ne tient pas la balance égale, & ne distribue pas ses faveurs dans une juste proportion. Il y trouve de la partialité, & il s'échape jusqu'au murmure.

L'Envie attaque donc la Divinité elle-même, mais elle attaque encore plus directement le Prochain. Elle est toujours accompagnée de haine contre ceux dont nous voudrions occuper la place. Dès que l'on a de l'Envie contre quelqu'un, on conçoit pour lui une aversion maligne, aversion d'autant plus criminelle, qu'elle nous fait haïr des Gens, qui n'ont jamais pensé à nous faire aucun mal.

On ne reconoit dans l'Envieux, ni le Chrétien, ni même l'Home. On n'y re-

connoit point du tout le Chrétien, puis que le Caractère des Disciples de J. C. c'est la Charité. *La Charité n'est point envieuse*, dit St. Paul *. Il est clair que dès qu'on s'afflige des avantages de quelqu'un, on ne peut plus dire qu'on l'aime.

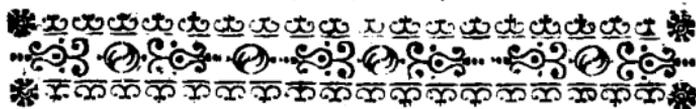
On ne retrouve pas même l'Homme dans un Envieux. La Nature nous a donné un Cœur tendre, pour nous réjouir du bien qui arrive à nos semblables.

Les Païens eux-mêmes ont fort souvent recomandé les droits de l'Humanité. Ils ont regardé le Genre - Humain come une grande Famille, composée de Frères & de Sœurs, qui doivent être unis entr'eux, & prendre part réciproquement à ce qui leur arrive.

Nous devons nous regarder come étroitement unis à ceux avec qui nous vivons. Nous sommes liés & par la Nature & par la Religion. *Nous sommes tous les Membres d'un même Corps*, dit St. Paul **. Voilà qui doit étouffer tous nos mouvemens d'Envie, & réchauffer même cette froideur & cette indifférence, qui peut seule nous empêcher quelquefois de prendre part à ce qui arrive à nos Frères.

* I. Cor. XIII. 4.

** I. Cor. XII. 18.



REFLEXIONS

Sur cette Maxime RIEN DE TROP.

Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse & qu'on n'observe point.

La Fontaine.

R IEN DE TROP, Maxime importante, fort aprouvée & peu pratiquée. Un Avere n'a jamais assez d'Or & d'Argent : Un Ambitieux jamais assez d'Honneurs & de Dignités. Le Voluptueux, courbé sous le poids des Plaisirs, en recherche encore, & se plaint de ce que ses desirs étant aussi vastes, les Objets qu'il souhaite soient si bornés, & la jouissance si courte. La Sagesse même, lors qu'elle est outrée, devient une espèce de Folie. *Molière* a dit quelque part

J'aime mieux un Vice comode

• *Qu'une trop farouche Vertu.*

L'Home de Lettres, dont le but devoit être de borner ses desirs sur les règles de la Raison, voudroit que sa Réputation n'eut pour Limites que le Monde entier. Semblable à *Alexandre*, qui souhaitoit que l'U-

nivers fut plus grand, pour étendre ses Conquêtes, l'Homme de Lettres souhaite que la Renommée porte son Nom aux extrémités de la Terre; que toutes les Nations fassent son Eloge, & qu'après sa Mort, la Postérité la plus reculée sache qu'il a vécu. Quelques fois, à force de chercher la Vérité, il se trouble, la méconnoît, & se refuse à l'évidence.

Que ne fait il point pour donner à cette Réputation, dont il fait son Idole, une étendue à laquelle il n'ateindra jamais? Il consume les Jours & les Nuits à déchiffrer, & à rectifier d'anciens Manuscrits aussi obscurs qu'ils sont peu utiles; à enfiler des Rimes, ou à cadencer des Périodes, pleines de mots, & vuides de sens. Il déclamera sur la nécessité de la Douceur & du Pardon des Injures, mais la plus légère Critique excitera sa colère & son ressentiment. Grand dans ses Ouvrages, & petit dans sa Conduite, il ressemblera à ces Perspectives qui ne sont belles que de loin; vues de près, on est tenté de s'écrier, *N'est-ce que cela?* Si la Vengeance est, come on le dit, le plaisir des Dieux, quoi qu'il ne soit qu'un Mortel, il ne se refusera point cette dangereuse satisfaction. *Rien de trop*, belle Maxime, ressuscitée par nos Vieillards, trop entêtés des anciens usages, pour se plier aux nouveaux. Le superflu n'est-il pas devenu

nécessaire ? Un Home opulent peut-il marcher à pied ? N'a-t-il pas besoin d'un Carosse & d'un Equipage ? Que feroit-il de ses Richesses s'il n'avoit pas une bonne Table, des Meubles magnifiques, de vastes Campagnes, ombragées par des Allées de charmes, ou de Maroniers à perte de vue, & rafraichies par des Fontaines & des Jets d'eau, qui arroseroient ses Parterres & ses Jardins. La satisfaction de secourir des Miserables vaut-elle ce plaisir ? Il est vrai que pour se procurer ces Ornemens & ces Délices, il a fallu arracher des Vignes & des Arbres fruitiers, dont le produit faisoit la Rente la plus solide de nos Pères ; mais qu'importe ! Si nous diminuons la valeur réelle de nos Fonds, nous augmentons nos Plaisirs : Nos Aïeux n'y entendoient rien : Ce sont de beaux modèles à nous proposer ! Ils n'étoient que des Homes ordinaires & nous sommes de grands Seigneurs. Il n'est rien de si agréable que de jouir du Présent, sans s'inquiéter de l'avenir ! *Mais que deviendra nôtre Postérité, si nous consumons nôtre Bien dans le sein de la Mollasse & de la Volupté ?* Ce que deviendra nôtre Postérité ? Belle Question ! Elle deviendra ce qu'elle pourra. Pourquoi est-elle née ! Devons nous nous embarasser de son existence & de son bien-être ! Nôtre Postérité fera ce que nous faisons, si elle le

peut ; nous lui montrons l'exemple & lui traçons sa route. *Mais si elle est misérable ? Qu'importe.*

Le Riche est fait pour beaucoup dépenser.

Le Pauvre est fait pour beaucoup amasser.

Mais nôtre exemple la mettra-t-il à son aise ? O que de Questions importunes ! Nous sommes nés pour sentir, & non pour raisonner. Un grand Auteur, un Ecrivain célèbre l'a dit avant nous, & nous le croions sur sa parole. *L'Homme qui médite*, dit-il, *est qui réfléchit*, est un *Animal dépravé* *. Voilà ce qui s'appelle raisonner ! Aussi bannissons avec soin toutes ces Réflexions chagrines, qui, come des Oiseaux importuns, troubleroient nos Sacrifices à la Volupté.

Si le plaisir des Dieux est de voir, de conoitre ;

Celui de l'Homme est de sentir.

Le Ciel à nos Plaisirs a marqué peu d'espace,

Il faut se hâter d'être heureux.

* *On ne retrouve plus*, dit-il, *dans l'Homme, au lieu d'une majestueuse & céleste simplicité, que le diforme contraste de la Passion, qui croit raisonner, & de l'Entendement en délire.* Il est vrai qu'il excepte les Persones du Sexe, dont la Sagesse & la douceur maintiennent dans la République la Paix & les bones Mœurs; enforte que sans elles, on ne verroit que trouble & que corruption ; *heureusement*, dit-il, *que leur sort est de gouverner celui des Hommes.*

Voilà les Sentences que nous voulons faire graver en Lettres d'Or, sur des Colones de Marbre.

O Temps, O Mœurs, s'écriera un Philosophe atrabilaire, qui voudroit ramener les Homes à l'ancienne simplicité. Mais quoi, voudroit-il que nous changions nos Palais contre de simples Cabanes, couvertes de Chaume? Que nous fussions encore errans & vagabonds en de vastes Forets, & que nous ne conussions l'usage ni du Linge ni des Habits? Que deviendroient les douceurs du Commerce, les Sciences & les Beaux-Arts? Il n'y en auroit point, & l'on puniroit très sévèrement ceux qui auroient l'audace de les introduire, crainte qu'ils n'infectassent les Esprits, & qu'ils ne corrompissent cette heureuse Ignorance, dans laquelle on resteroit enseveli; c'est ainsi qu'un fameux Ecrivain dit, *que le premier, qui porta des Sabots, méritoit d'être pendu*. Mais, dira-t-on, je crois entendre un *Hottentot*, ou un *Topinambou*, qui déclame contre les Arts & les Sciences, & qui fait gloire de son ignorance. S'il dépouille cette Femme de ses Habits & de sa parure, elle restera toute nue. Veut-il priver le Printems de ses Fleurs, l'Automne de ses Fruits, & nous réduire à la sécheresse de l'Hiver? On ne médit, ajoutera-t-on, des Arts & des Sciences que pour avoir

droit de les décrier. Un Home judicieux trouve le ridicule où il est, & ne le cherche point où il n'est pas. Pour être Home faut-il être hideux qu'un *Margageât* & aussi cruel qu'un *Iroquois*? *Admirable Conclusion*, répondra nôtre Philofophe; come s'il n'étoit pas vrai que les Arts & les Sciences, en amenant le Luxe & les Richesses, ont détruit l'ancienne égalité, & excité les Passions! De cette Source corrompüe est née l'inégalité des Conditions, la Servitude des uns, & l'Autorité despotique des autres*. Tout est renversé; l'ordre naturel ne subsiste plus.

*On cherche l'Home en l'Home même
Il a perdu ses plus beaux traits.*

Si vôtre Siftème avoit lieu, repliquera un Mondain, la Société seroit ébranlée par ses fondemens. Tous les Homes étant égaux, aucun d'eux n'auroit droit de commander. Dès là, plus de Subordination, & une Licence afreuse tiendroit lieu de Loix & de Magistrats. Personne ne voudroit travailler ni exercer son Industrie, crainte de se voir enlever les fruits de son Travail &

* *En considérant, dit Mr. Rousseau, la Société humaine, elle ne semble montrer d'abord, que la violence des Homes puissans, & l'oppression des foibles. On pourroit beaucoup mieux apliquer ceci à l'état naturel & primitif où se trouvoient les Homes.*

de ses Talens. Le plus foible seroit la Victime du plus fort; l'on resteroit avec toute son Ignorance, & l'on auroit ses Vices de plus. Quelle dangereuse & funeste situation! Ce prétendu Siècle d'or, est véritablement un Siècle de fer. Heureusement ce qui est l'ouvrage de l'Imagination est aussi fragile, qu'elle.

Aujourd'hui nous avons des Galons, des Dentelles, de la Porcelaine, de la Vaisselle d'argent, des Glaces de Venise, dont nous pourrions à tout prendre nous passer, mais nous avons des Magistrats & une bonne Police, qui répriment la fraude & l'usurpation, qui punissent le Crime & protègent la Vertu & l'Innocence. Nous sommes dans nos Maisons à couvert de l'intempérie de l'air, & de la Dent des Bêtes féroces. Nous jouissons en paix & en sûreté du produit des Arts & des Sciences,

De tout un peu.

C'est la bone Philosophie,

De l'Amour, du Luxe, & du Jeu.

En prendre trop seroit folie;

Mais il faut aussi dans la Vie

De tout un peu.

Le bon & le beau se trouvent dans le milieu; rester en deçà, c'est être médiocre; aller au delà c'est tomber dans le fanatisme,

Rien de trop, Maxime également bone & dans le Phifique & dans le Moral. Trop & trop peu d'exercice nuisent également à la Santé; trop peu d'Alimens afoiblit; trop de Nourriture cause les Maladies les plus dangereuses. Pour se bien porter il faut éviter l'excès d'Embonpoint, & l'excès de Maigreur. Une vie trop obscure éteint l'Emulation, & nous fait tomber dans la Paresse; trop d'Honeurs & de Dignités accumulées sur une seule Tête, l'étourdit, & elle succombe sous le poids; trop de Solitude amène l'Ennui; trop de Dissipation jette dans la Moleſſe, & nous fait négliger nos Affaires les plus importantes; trop de Pauvreté abaisse l'Ame; trop de Richesses l'enorgueillit, & nous plonge dans l'embaras & le Luxe.

*Mais un Philoſophe étoit
D'un peu de riçheſſe & d'aiſance,
Dans le Cheñin de Sapience,
Marche plus ferme de moitié.*

ROUSSEAU.

Charles XII. voulut pouſſer trop loin ſes Conquêtes, & les perdit. *Rien de trop*. Dans l'Amour même il faut éviter ſoigneuſement *le trop*. Un excès d'amour devient une Frénéſie & une ſorte d'Yvrefſe, qui produit mille folies. Une Paſſion éſrenée eſt l'écueil & le tombeau de la Sageſſe.

*Cet Art si dangereux que l'Amour veut apprendre,
 Ne plaît que trop à nôtre Cœur ;
 Mais la Voix d'un Amant , si l'on aime à l'entendre,
 Peut couter la Vie & l'Honneur.*

*C'est l'écueil des Vertus ,
 Qu'une tendresse extrême ;
 Un Cœur n'a bientôt plus
 De Dieu que ce qu'il aime.*

Cette Maxime excellente , *rien de trop* , n'est pas moins utile à l'Orateur *. Un Discours trop orné & trop fleuri , fatigue l'attention ; celui qui est sec & décharné ennuie l'Auditeur & l'intéresse peu. Trop de Voies consécutives rend le Discours mol & languissant ; trop de Consonnes de suite , le rend dur & raboteux : Trop de Gestes sent le Déclamateur ; trop peu a quelque chose de froid & ne remue pas l'Auditeur. Le bon Goût se trouve dans le milieu. Jamais on ne paroît avoir moins d'Esprit , que lors qu'on en veut trop avoir.

* Ce n'est guères , dit un fameux Auteur , qu'en mêlant du Faux au Vrai , du moins en s'écartant de la parfaite justesse dans les Pensées , ou dans les Expressions , surtout en les outrant , qu'on leur donne de la force , de la faillie & du brillant , & c'est l'ouvrage de l'Imagination , & de la Passion.

L'Esprit qu'on veut avoir nuit à celui qu'on a.*

Un Home, qui se pique de finesse de Goût, préfère souvent l'Esprit au Jugement, & le Brillant à la Justesse. Il apelle *médiocre* ce qui est solide, & délicat ce qui est précieux subtil & tortillé. Un Home qui manque de Goût ne distingue point ce qui est bon de ce qui est mauvais, & le *Clinquant du Tasse, de l'Or de Virgils*; beaucoup moins discerne-t-il ces petites Nuances qui placent l'Auteur excellent, au dessus de l'Ecrivain médiocre. Il n'a pas assez de force pour s'élever jusqu'au sublime, ni assez de finesse, pour saisir ce qui est délicat. Mais aussi trop d'Esprit est un mal, on subtilise trop, & l'on excite presque toujours la haine, ou l'envie.

Trop d'Etude étouffe le Génie, trop peu nous laisse dans l'Ignorance. Trop de savoir enorgueillit & nous jette quelquefois dans le *Pyrrhonisme*. C'est beaucoup que le grand Savoir de *Bayle*, n'ait pas émouffé son Esprit. Mais quel usage a-t-il fait de l'un & de l'autre? Il nous a plongé dans l'Incertitude. L'Ignorance, à son tour, rend crédule &

* Un fameux Ecrivain a dit : L'entière Ignorance & trop de Science sont contraires à l'Esprit. L'une empêche qu'il ne se développe, l'autre l'étouffe. Quelquefois un peu de Savoir étend l'Esprit, trop l'açable. Trop d'Esprit humilie ceux qui en ont peu.

superstitieux. Come on manque de règles pour bien juger, on n'examine rien, ou l'on examine mal.

A-t'on trop d'esprit, on prête souvent au Faux la Livrée & les Couleurs du Vrai. On veut du rare & du singulier & l'on méprise l'Evidence, come trop comune. Les Paradoxes les moins vraisemblables plaisent par la fausse gloire qu'on se fait à les soutenir, & l'on préfère le vain plaisir d'embarasser les Autres, à celui de les instruire. L'Esprit prodigué atire la haine de la Multitude, & le mépris des Sages.

Un Peuple trop éclairé devient inquiet & indocile; car quelqu'un disoit *que rien n'est plus fou qu'un Peuple de Sages*. Je n'en veux pour preuve que les *Athéniens* & les *Romains*; jamais on ne vit plus de Révolutions que chez eux. Un Auteur célèbre* a dit avec raison: *Dès que le Peuple pensera & raisonera, l'obéissance en souffrira*. Il ne faut pas l'éclairer trop, parce qu'il est impossible de l'éclairer assés. Dans l'Education même cette Maxime doit être apliquée. Le même, Ecrivain dit, *L'Education trop pressée, trop vivement poussée, expose la Santé des Enfants, & peut même nuire aux progrès de leur Esprit. On aime les Fruits précoces, & ils*

* Mr. l'Abé Trublet.

ne sont jamais bons. C'est une grande Science que de savoir attendre.

L'excès, même dans le Bien, n'est pas desirable. Montagne dit, *On peut trop aimer la Vertu & se porter excessivement en une Action juste. A ce biais s'acomode la Loix divine, ne soies pas plus sages qu'il ne faut, mais soies justement sages.* J'aime des Mœurs tempérées & moïennes. Un Prince peut blesser la Religion par un Zele amer. *Manlius*, qui condanne à mort son Fils, blesse l'Humanité, en voulant maintenir la Discipline. - La Liberté extrême a ses inconveniens, come l'extrême Servitude. La Nature humaine s'acomode mieux d'un état moïen.

Un Auteur célèbre disoit, *Qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la Maladie est le vrai état du Chrétien.* Quel Fanatisme! Quelle Hiperbole! La Santé ne nous done-t-elle donc pas ocaïon d'exercer nos Talens & nos Vertus & de bénir Dieu de ses Bienfaits? Un Home sage n'outré rien & fait se plier au Tems & aux Circonstances. *Les Dieux* dit quelqu'un, *n'ont jamais fait un plus beau Présent aux Homes, que l'Ame du dernier Caton, mais ils se trompèrent au tems qu'ils voulurent la doner.* Sa Vertu, dit St. Evremond, *qui eût été admirable dans les comencemens de la République, fut ruineuse sur ses fins, pour être trop pure, & trop nette.* Ce juste Caton

qui pouvoit sauver la Patrie , s'il se fut contenté de rendre ses Citoyens moins méchans , la perdit & se perdit lui même , pour en vouloir faire inutilement des Gens de bien. Il falloit souffrir la puissance , pour éviter la Tiranie. C'est ici où l'on peut appliquer la judicieuse Remarque de l'Illustre Montesquieu ; Lorsque le Gouvernement a une certaine forme établie , & que les choses sont mises dans une situation fixe , il est presque toujours de la prudence de les y laisser , parce que les raisons souvent compliquées & inconnues , qui font qu'un pareil Etat a subsisté , font qu'il se maintiendra encore ; mais quand on change le Système total , on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui se présentent dans la théorie , & on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

En voulant perfectionner un Gouvernement , on le rend quelquefois pire qu'il n'étoit ; en retranchant un abus , on en introduit un plus grand ; vous voulés détruire le Despotisme , & vous établissés la Licence & l'Anarchie.

Rien de trop. Supportons avec patience de petits maux pour en éviter de plus grands. C'étoit la maxime de l'Empereur Trajan Prince Sage & modéré : L'Empereur Julien , par l'ostentation d'une Vertu trop austère , s'exposa à la raillerie des Habitans d'Antioche. La Raison elle même s'est civilisée ,

pourquoi n'adoucirions nous pas l'apreté & la rudesse de nos Mœurs ? Il a falu aux premiers Homes , presque Sauvages , des Loix rigides & austères , qui servissent de frein & de barrière à la force & à la violence ; Des Gens qui manquoient presque de tout , ne pouvoient pas user du superflu , trop contens d'avoir le nécessaire. A présent , que les Arts nous ont ouvert leurs Richesses , & que nôtre vie est en sûreté , pourquoi n'aspirerions nous pas à la rendre plus agréable ?

*Les Plaisirs nous manquoient encore ;
Mais le Jour doit suivre l'Aurore.*

N'exigeons pas des Homes , ce qu'ils ne peuvent nous doner ; ils sont Homes , & non pas Anges ; faute du meilleur , jouissons du médiocre. Ne nous écrivons pas que tout est perdu , parce que tout n'est pas parfait *. J'aime mieux être dans un Monde , où je m'imagine que *tout est bien* , que dans un autre , où l'on déclame que *tout est mal*. Nous voulons une Probité scrupuleuse que nous ne sommes pas capables d'avoir nous mê-

* Quelqu'un disoit à ce sujet Ce grand étalage de Vertus ne sert qu'à nous éblouir ; ces Critiques du Genre humain sont la plus part des Impositeurs , qui cherchent à faire des Dupes. Il y a des Fanfaronns de Sageffe, come il y a en de Courage : Ce sont quelquefois les plus Poltrons qui font le plus de bruit ,

mes, & qui n'est pas de nôtre états. Nous trouvons des défauts dans les autres, nous y serions moins sensibles, si nous étions plus attentifs sur les nôtres. Tournons les yeux sur leurs bones Qualités, & sur leurs Vertus, nous remarquerons moins leurs Défauts & leurs Vices. Quand on a si mauvaise opinion des autres, on leur done droit de n'en avoir pas une trop bone de nous. Les Homes ne sont pas aussi bons qu'ils devroient l'être, mais ils ne sont pas aussi méchans qu'on le dit. Si ce que publient certains Censeurs, étoit vrai, il faudroit éviter les Homes, comme on fuit les Loups & les Lions. La Société ne seroit qu'un afreux Brigandage. Elle a enfanté des Monstres, des Nérons, des Caligulas, &c. qui ont été l'horreur du Genre-Humain, mais aussi elle a produit des Titus & des Trajans, qui en ont été les délices.

*Le Ciel n'est pas toujours couvert d'épais nuages,
Un Jour pur succède aux Orages.*

Mais le Jour lui même qui est si beau & si agréable, blesse les yeux, lorsqu'il a trop de lueur & d'éclat, come une Nuit trop sombre remplit l'Âme d'une secrette horreur. Trop de Religion fait les Fanatiques, trop peu fait les Incrédules. Les deux extrémités sont environées de Précipices.

Ce n'est qu'au milieu qu'on trouve la bonne route : Taillés cet Arbre qui est trop touffu, il en fera plus beau & portera de meilleurs Fruits.

Lise & Damon s'aimoient tendrement ; ils se voioient tous les jours , & ne se voioient jamais assés. Pour se voir plus longtems, ils prirent la résolution de se retirer à la Campagne , & de n'y point recevoir de visite. Le premier jour coula avec rapidité ; ils virent venir avec plaisir la fin du second ; au troisième ils se séparèrent. *Rien de trop.*

On a comparé assés plaisamment les Femmes à certains Animaux, dont on disoit qu'elles tiroient leur origine. On pourroit pousser plus loin cette espèce d'Allégorie , & caractériser ainsi les Persones qui on trop , ou trop peu de légéreté.

Voies *Lise* qui voltige si bien , qui frédone sans cesse , qui marche , danse & parle avec tant de feu & de légéreté , ne ressemble telle pas à une *Linote*. Il ne lui manque que des plumes. Quand je la contemple , je suis tenté de mécrier , ha ! le joli Oiseau !

Considérés , d'un autre côté , cet Homme si lourd , & si matériel , qui marche pesamment la tête enfoncée dans ses épaules , qui semble ruminer profondément , quoi qu'il ne pense à rien ; qui rampe sur la terre , qui semble gémir de son poids , qui ne fait usa-

ge de ses Sens que pour manger, boire & dormir, ne ressemble-t-il pas à un Animal qu'on n'ose presque nommer, & qu'on appelle un *Bœuf*.

Ceci me rapelle une Comparaison qui marque bien qu'elle étoit l'ignorance excessive dans laquelle les Grecs du bas Empire étoient plongés. *Quand je pense, dit un illustre Auteur à l'ignorance profonde dans laquelle le Clergé Grec tenoit les Laïques, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes, qui crévoient les yeux à leurs Esclaves, afin que rien ne put les distraire lorsqu'ils brassaient leur Lait.* Il ne seroit pas nécessaire d'avoir recours à l'Art, pour rendre aveugle l'Homme dont je viens de parler; il l'est naturellement; ce n'est pas pour lui que *Flore* fait naître les Fleurs, que le *Soleil* éclaire le Monde, échauffe & anime toute la Nature.

Trop d'Indigence ou de Bassesse, jette le Corps & l'Ame dans la langueur. On n'a pas le courage de sortir de la poussière & de l'obscurité, qu'on regarde come son état. Une sorte d'engourdissement étouffe les Talens, & éteint l'Emulation. Quand on ne se croit propre à rien, il est rare de parvenir à quelque chose; lorsqu'on ne se croit pas digne d'Estime, on tombe dans le Mépris; lorsqu'on se met à la dernière Place, on nous y laisse.

Trop de Cérémonies dans la Religion en fait un Culte de simple parade , qui frappe & amuse les Yeux , sans éclairer l'Esprit & toucher le Cœur ; trop de simplicité , n'excite pas assés l'attention , & ne soutient pas la Piété. Une Religion trop ornée est matérielle , & n'est que pour le Corps : Celle qui ne l'est pas assés , est trop pure pour des Hommes charnels , & n'est propre que pour des Anges.

Trop & trop peu d'exercice , trop & trop peu de Sommeil , trop & trop peu de nourriture , ruinent également la Santé ; trop de plaisirs , fait un Voluptueux , trop peu fait un Misantrope.

On l'a dit , *rien de trop* , n'est pas moins nécessaire dans le *Moral* , que dans le *Physique*. Dans le *Moral* , l'Ambition modérée excite aux belles Actions , développe les Talens : Elle est come le germe & l'apui de toutes les Vertus. *César* ambitieux aspire à la Gloire , & il y parvient , en réprimant par sa fermeté & par sa valeur les *Gaulois* prêts à se soulever , en repoussant les *Helvétiens* , dans leurs Pais , qu'ils avoient abandonnés , en étendant les bornes de l'Empire *Romain* , dont il étoit le soutien & le Défenseur ; mais lorsqu'il entreprend de le subjuguier & de l'assujettir , que de simple Citoyen il veut devenir le Maître de sa Patrie , quand il passe le *Rubicon* dans le dessein d'en-

vahir l'Empire Romain , il n'est plus qu'un Usurpateur & un Traître , & le grand Homme devient Criminel.

Si *Alexandre* s'étoit borné à venger la Grèce , si souvent menacée par les *Perfes* ; s'il leur avoit fait porter les Fers , dont ils vouloient l'enchaîner , ce Projet n'avoit rien que de juste & il étoit digne d'un grand Roi ; mais dès qu'il ne donne aucune bornes à ses Conquêtes ; que courant de Victoire en Victoire , il ignore l'art de dompter son Ambition ; que prenant pour guide son Courage plutôt que l'Équité , il attaque des Peuples paisibles , qui ne l'avoient jamais offensé ; dès lors le grand Roi devient un Tiran & le Fléau de ses Sujets. C'est l'Enemi du Genre Humain : Il mérite que la Foudre , dont il voudroit embraser l'Univers , l'écrase lui même.

Comparés *César* ou *Alexandre* à un Roi légitime , doux , genereux , équitable , qui fait son bonheur de la félicité de ses Sujets , l'un ressemblera à un Torrent furieux , qui ravage tout ; l'autre sera come la Rosée du matin , qui fertilise , & répand l'abondance.

Rien de trop. Un excès de bonté , est une foiblesse , qui nous rend la Dupe & le Jouet des Méchans ; au contraire , trop de sévérité pour les autres ; trop de défiance , une certaine roideur , qui ne pardone rien , nous

rend haïssable, nous prive des agrémens & des douceurs d'un Commerce réciproque, afoiblit, & rompt les Nœuds de la Société.

Il faut une certaine modération dans l'étude, & dans le desir d'étendre ses Connoissances. *Si nous savions restreindre, dit Montagne, les appartenances de nôtre vie, à leurs justes & naturelles Limites, nous trouverions que la meilleure part des Sciences, qui sont en usage, sont hors de nôtre usage, & en celles même qui le sont, qu'il y a des étendües, & des enfonçures très inutiles que nous ferions mieux de laisser là.*

Veut-on être trop délicat, soit dans les Pensées, soit dans le Stile, on risque d'être trop subtil, & trop quintessentié, de donner dans le précieux, ou dans un faux brillant, de devenir tortillé, & obscur. Veut-on être trop sublime, on se guinde sur des Echasses; on s'enfle pour paroître grand, & on se perd dans les nûes. Se pique-t'on d'un excès de simplicité, il est à craindre qu'on ne devienne froid, bas & rempant, & qu'en voulant trop parler le langage du Peuple, on ne soit méprisé par les Gens d'Esprit.

Trop de Divisions rompt en quelque sorte le fil des Pensées & en déränge l'ordre naturel. Conoitra-t-on mieux la Tempérance, son caractère, son utilité, quand on aura, pour ainsi dire, dissequé cette Vertu, &

qu'on en aura fait l'Anatomie? Mais aussi trop peu d'ordre engendre la confusion. *Il est rare qu'un beau désordre, soit l'état de l'art.* Dans tous les genres, dit un bon Ecrivain, un juste milieu également éloigné de toutes les extrémités est le point de la perfection, & ce point précis, est communément unique, & presque indivisible. Dans le *Physique*, trop & trop peu de chaleur est également dangereux. Si le Soleil étoit plus près de la Terre, il la dessécheroit, il la brûleroit; les Plantes, les Animaux, & les Homes, tout seroit embrasé; s'il étoit plus éloigné, un froid horrible laisseroit tout dans la langueur, tout périroit dans les ténèbres.

Que la Pluie soit trop abondante, la Campagne est désolée, les Fleurs & les Fruits tombent & pourrissent, la Terre est inondée & les Germes ne produisent rien. Si au contraire, on est affligé d'une extrême sécheresse; les Animaux & les Plantes se flétrissent, se dessèchent & meurent de soif, la Campagne perd sa verdure & son lustre. *Rien de trop.*

On l'a vû, cette Maxime, *rien de trop*, peut s'appliquer presque par tout; dans la Morale, & dans les Sciences. *Descartes* a voulu réduire toute la Philosophie en Système; faute de Matériaux, il n'a fait que des Edifices en l'air, & ses Hypothèses man-

quant de solidité, se sont écroulées par le fondement.

Les Traducteurs, qui ont voulu traduire littéralement, ont fait une Version presque barbare : Pour vouloir imiter tous les traits, ils ont manqué la ressemblance, & ont fait une mauvaise copie d'un bon Original. Ceux, au contraire, qui n'ont pas crû devoir s'affujettir à copier servilement leurs Originaux, n'ont fait que des Paraphrases, ou de simples Ebauches, où l'on reconoit à peine les Auteurs, qu'ils se proposoient de traduire. Mr. de *Tourreil* pourroit seul fournir l'exemple de ces deux défauts si opposés. Charmé des grandes beautés de *Démofthènes*, il se borna d'abord à rendre un terme Grec par un mot François, & crût pouvoir plier le génie de nôtre Langue à la construction de la Langue Grèque : Qu'arriva-t-il ? Sa Version ne rendoit point la force, l'énergie, & la noblesse de *Démofthènes* : On lui reprocha vivement ses fautes. Mr. de *Tourreil* avoit beaucoup d'Esprit & de Génie. Il voulut se corriger, & donna bien tôt après une Version toute différente de la première : Au lieu d'affervir la Langue Française à la Langue Grèque, il donna à celle-ci la tournure & le caractère de celle-là ; En un mot, il fit parler *Démofthènes* en Académicien de Paris, & non en Orateur d'Athènes. On ne le reco-

put plus ; & en sa place on ne vit que Mr. de *Tourveil*.

Une Amitié excessive dégénère en Passion & ne dure pas long-tems ; elle s'use par sa propre activité. J'ai connu deux Homes, qui se voioient sans cesse, & ne se voioient jamais assés ; les heures qu'ils passaient ensemble, leur paroissent extrêmement courtes, & celles qui s'écouloient lors qu'ils étoient séparés, leur sembloient fort longues. Ils s'atendoient avec impatience ; se revoioient toujours avec plaisir, & se quitoient avec regret. Chacun disoit, quelle force d'amitié ! Après celle d'*Oreste* & de *Pilade*, jamais il n'y en eut de pareille,

Mais hélas ! il n'est plus d'éternelles Amours,

Ces deux Amis se sont enfin dégoutés l'un de l'autre ; l'indifférence a succédé à la plus vive tendresse. Aujourd'hui quand ils se rencontrent, à peine se saluent-ils, & se souviennent-ils de s'être connus. Ce n'est plus le tems où ils n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, & où ils se faisoient un bonheur de se rendre heureux réciproquement.

Je n'aime ni à conseiller ni à suivre une Vertu sévère & sauvage, dit Montagne. Ces Gens si austères sont la plupart féroces ; une nuance de Volupté répand dans l'Âme

je ne fai quelle douceur & quelle tendresse, qui la dispose à l'humanité.

Le Maréchal d'*Ancre* ne se contenta pas d'être le Favori de la Reine, Mère de *Louis XIII*. Il voulut encore gouverner despotiquement le Roiaume. Le Monarque las d'être en tutelle, voulut être le Maître, & pour se délivrer d'un Ministre absolu & insolent, il le fit assassiner presque sous ses yeux. Son Ambition excessive le perdit; il ne lui resta de ses Dignités & de ses Richesses, que deux Pages, qui eurent le courage de ne point abandonner son Corps déchiré & défiguré par des blessures, qui saignoient encore.

Trop jeune, on n'est pas encore propre aux grandes choses; trop vieux, on ne s'occupe, ou ne s'amuse guères qu'aux petites.

Trop de badinage nous rend léger; trop de sérieux nous rend pesant.

Si on nous loue trop, on excite l'Orgueil; si l'on nous critique trop, on abat le Courage, & l'on éteint l'émulation.

Trop jeune encore, un léger badinage

Fait nôtre unique amusement;

Trop vieux, on radote aisément;

L'on prend un air sombre & sauvage.

Un Gensieur trop amer éteint nôtre Courage;

Un éloge trop fort enflame nôtre Orgueil ;
 Des plaisirs excessifs avancent le Cercueil ;
 Trop de biens ou d'honneurs souvent sont un donage :
 Trop libre on peut tomber dans le Libertinage ;
 Mais pour éviter cet écueil
 Un Despote cruel nous met dans l'Esclavage :
 Pour être fort Savant, on n'en est pas plus sage ;
 Mais si l'on prend pour Conducteur
 L'aveugle & crédule Ignorance
 Elle nous plonge dans l'Erreur,
 L'Homme à ses Vices de l'Enfance ,
 Mais sans en avoir l'innocence ,
 Et sans jouir de son bonheur.
 Dans ce Dédale obscur ou le Mortel s'égare,
 Sera-ce le Savant, ou le Noble, ou l'Avare ,
 Qui peut nous sortir de ce lieu ?
 Non ; mais un Guide sur , qui nous mène &
 déclare
 L'heureuse route du milieu.





L'ABEILLE LITERAIRE

II. ESSAI.

LA FOLIE.

Omnibus Hoc vitium est.

C'est là le Vice de tous les Homes ?

HORACE L. I. Sat. 3.

DE tous les Animaux , qui s'élèvent dans l'Air,
Qui marchent sur la Terre , ou nagent dans
la Mer ,

De Paris au Pérou , du Japon jusqu'à Rome
Le plus sot Animal , à mon avis , c'est l'Home *.

Quoi ; TIMON , vous froncés le Sourcil ; & ce début vous paroît exagéré , déraisonnable , extravagant ? Hé bien , j'y consens , prenés le parti des Homes ; chargés vous d'une mauvaise Cause. Entrons en lice.

Etre Sage , c'est se conduire par Raison , c'est avoir cette égalité d'Ame.

*Que Rien ne peut troubler , qu'aucun desir n'enflame ,
Qui marche en ses Conseils , à pas plus mesurés ,
Qu'un Doien au Palais , ne monte les degrés **.*

* Boileau ** Idem.

Etre fou, c'est se laisser dominer par les passions, qui aveuglent & qui troublent la Raison. Si l'Homme va donc du blanc au noir ; si dans sa course insensée, il ne fait que voltiger de projets en projets, qui osera l'honorer de beau nom de Sage ! Pour décider la Question, contemplons le 1^o. En lui même ; 2^o. Interrogeons l'Histoire. Suivons le enfin dans la Société ! Matière immense ! Nous ne l'épuiserons pas : Nous n'en prendrons que la fleur. Dans un point où les Hommes ne laissent rien à faire, que ne puis-je ne rien laisser à dire ?

1^o. L'Homme en lui même ! Vous triomphés *Timon*, & votre imagination se repait déjà avec plaisir de toutes les grandeurs de l'Homme. „ Doué d'une intelligence qui le rend
 „ supérieur aux Animaux, il est, *dites vous*,
 „ l'Ouvrage le plus excellent du Créateur ;
 „ il en est l'image la plus parfaite, & dans
 „ tout ce qu'il fait il se ressent de la noblesse
 „ de son Origine. L'Homme est le Roi de
 „ l'Univers. . . Tant d'Arts inventés, tant
 „ de rares Découvertes, de grands Principes développés, de Loix sagement établies,
 „ de Sciences perfectionnées &c. font des
 „ preuves sensibles de la Sagesse-Humaine.
 „ Notre Esprit vote aux Cieux ; il y fuit
 „ pas à pas, ces Globes majestueux, qui
 „ roulent sur nos têtes. Suspendu dans les

„ airs, il en étudie, il en découvre les propriétés. Revenu sur la Terre, il y connoit tout, les Arbres, les Plantes, les Fleurs, les Fruits, les Animaux & rien ne lui échape. Descendant même jusqu'au sein des Lieux souterrains, il y arrache à la Nature tous ses secrets ! Et vous avés la témérité de le traiter de fou !, . . .

Tirons une Conclusion de toutes ces belles choses, que vous venés de nous détailler, L'Homme a plus de raison que les Animaux, donc il est plus insensé qu'eux, puisque

*Sans avoir la Raison, ils marchent sur sa Route,
L'Homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit
goute **

Toujours flotant & incertain, il veut & ne veut plus, il forme un dessein & le rejette, il ne le reprend que pour l'abandonner de nouveau; gai sans raison, triste sans sujet, errant sans guide au gré de ses caprices, immodéré dans ses plaisirs, enflé par la prospérité, abatu, désespéré par les moindres disgraces, aveugle dans ses recherches, injuste dans ses jugemens, esclave de l'opinion, traître, jaloux, perfide, cruel, inhumain; sacrilège, ingrat!..

* *Boileau.*

A ce noir trait, mon courroux m'abandonne.

Timon voilà vôtre Sage ! Oui voilà l'Home en éfet ?

*Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre sboc,
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, la Haine,
Tiennent come un Forçat, son Esprit à la chains.*

Rassurés vous Timon, reprenés vos Esprit ; je vais changer de stile, & m'unir à vous pour élever l'Home au dessus des Animaux. En éfet, il n'est point, come ces Automates stupides, toujours content de son fort, & renfermé dans une étroite sphère. Il n'appartient qu'à sa haute Sageffe de desirer sans cesse un autre état que le sien. Que le Marchand est heureux, vous dit tous les jours un Militaire; il ne voit jamais des Murs ravagés par la flame, des Peuples abandonés au fer, des Méres pâles & ensanglantées, arracher leurs Enfans des mains d'un barbare Soldat; il ne tremble point pour sa vie mille fois le jour. La SAGESSE elle même ne tiendrait pas des discours plus sensés.

Et le Marchand a-t-il tort, quand il nous fait la Peinture des Flots soulevés par l'Orage, des Vents furieux, qui déchirent les Voiles de son Vaisseau, de la Mer qui blanchit d'écume des Matelots consternés &c.

Je l'avoüe tous les Homes ont raison en

ce point. Se trouvent ils à la Campagne, ils regrettent les bruiantes Journées de la Ville. Sont-ils de retour à la Ville, ils ne cessent de louer le doux Repos, & les Charmes innocents de la Vie champêtre *! Voilà ce qui s'appelle raisonner, ou bien être sage.

Revenons aux Animaux. Ces Masses muettes & informes, conoissent à peine les Lieux de leur Habitation, leurs Antres profonds; tout le reste est Enigme pour eux. A-t-on jamais vû un Animal ** Astrologue, se laisser tomber dans un Puits, en voulant lire aux Astres? Un Platon † y a-t-il formé quelquefois des Républiques imaginaires, & s'y est-il trouvé seul dans l'état qu'il vouloit réaliser? Le noble desir de la gloire a-t-il jamais produit parmi eux des Diogènes ††

* *Romæ Tibur amem ventosus, Tibur Romam.*
Horat. Lib. I. Ep. VIII.

** Fable de la Fontaine, l'Astrologue tombé dans un Puits.

† Platon traça le Plan d'une République, dont personne ne voulut être: Lucien le raille ainsi; Platon demeure tout seul dans sa Ville.

†† Antisthènes congédia un jour tous ses Disciples. Diogènes, qui vouloit devenir Philosophe, à quelque prix que ce fût, revint à son Maître, qui le menaça de lui donner des coups de bâton, & lui en donna même, lassé par ses importunités. Diogènes les souffrit, & ce ne fut qu'en supportant ces coups, qu'il triompha de la résolution du Philosophe.

affés généreux pour recevoir des coups de baton *gratis* ? C'est le propre des Homes de se livrer à des Etudes abstraites & glorieuses. Sans cette admirable variété d'Esprits, d'Opinions, de Systèmes, de Mœurs, de Langues, quelle seroit la face de la Terre? Posés, par exemple, qu'un Home pense & raisonne come un autre Home; c'en est fait de la Logique artificielle, & de toutes les Disputes scientifiques. Admettés un Langage universel, que deviendra la Science de tant d'Homes illustres, qui à force de veilles, de sueurs & de travaux, ont enfin appris à déraisonner * en Grec, en Hébreu, en Siriaque, en plusieurs Langues. Je poursuis. Si nous suivions tous le chemin épineux de la Vertu, que seruiroient les Loix? Il y auroit les deux tiers de plaisir de moins dans la régularité aparente, & la Bigotérie. Le Jeu n'en vaudroit pas la Chandelle. . . . Encore un mot sur l'Esprit Humain. Il admire sur tout ce qu'il n'entend pas. *Lucrece* nous apprend, qu'*Héraclite* parut jadis un Auteur divin, a cause de son obscurité!

Clarius ob obscuram Linguam,

Combient de Génies du premier ordre ne s'épuisent-ils pas pour pénétrer les Hiéros

* Je ne blâme pas ici l'étude des Langues; mais je raisonne conséquemment à mon Texte.

glyphes des Rabins , & les Talismans des Fées ? Combien de grands Hommes ne préférèrent-ils pas Sagement les Pantoufles usées de quelque Ancien , aux Perles , aux Trésors des Modernes ! Quelle foule de Disputes Littéraires à ce sujet ? Je n'en cite qu'un trait. Un Philosophe avança vers la fin du Siècle passé, qu'*Aristote*, l'incomparable *Aristote*, admettoit certainement l'immortalité de l'Âme. Ce fut là le signal d'une Guerre juste & essentielle. On se mit en fraix de part & d'autres pour débrouiller les phrases obscures & ténébreuses , le cahos du Philosophe. On vit bientôt paroître d'énormes *in folio* pour & contre ; l'objet étoit intéressant ; il s'agissoit d'*Aristote*. Or la vie d'un *Nestor* ne suffiroit pas pour feuilleter les Tables de ceux qui ont comenté ce Philosophe des Philosophes ! Encore un coup, vive l'Homme , & sa Sagesse.

De grace , *Timon*, passés moi un dernier trait. Les Animaux vivent en paix ; ils chérissent l'union & la concorde. Les morsures du Serpent ne s'adressent point à ceux de son espèce. Les Lions ne cherchent point à détruire les Lions &c. il n'y a que l'Homme seul, qui a assez de Bon-Sens pour attaquer & pour exterminer ses pareils. Sa main prudente a forgé & aiguisé le

Fer :

Fer * : Elle à païtri le Salpêtre & trouvé
l'art de détendre l'Empire de la Mort !

Vous rêvés , *Timon* ! N'avez vous pas
trouvé mes Preuves démonstratives ? Par-
lons sans préjugés & sans plaisanterie. Est-il
en ce Monde un seul Home, qui n'ait sa
Marote, sa folie ? Je n'y trouve de difé-
rence, que du plus au moins. Je me figure
les Habitans de la Terre, come autant de
Voïageurs, qui s'égarant dans une vaste
Forêt ; l'un à droite, l'autre à gauche : L'Er-
reur les joïe, & les promène tous ; la mè-
me Erreur enfin les fait s'égarer diversé-
ment **. L'image est fidèle ; Princes, Su-
jets, Conquérans, Philosophes, Savans,
Politiques, Jeunes & Vieux ! *Omnibus Hoc
vitium est* ! c'est là leur Vice, la Folie.

33 Déjà *Timon*, me rapelle l'Histoire, &
33 me cite pour Modèles de Sageffe les *Cirus*,
33 les *Alexandres*, les *Césars* ; les Sages de la

* *Ast Homini Ferrum lethale incude nefanda
Produxisse parum est.*

JUVENAL Sat. XV.

** *Velut Silvis, ubi passim
Pallantis error certo de tramite pellit :
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit. Unus utriusque
Error, sed variis illudit partibus.*

HOR. Lib. II. Sat. 3.

M

„ Grèce , un *Pithagore* , un *Socrate* &c.
 „ Les Anciens, me dit-il, étoient aussi bons
 „ Juges que vous. Lisés leurs Ouvrages :
 „ Ils sont pleins des Eloges de ces Hommes
 „ rares , que je viens de vous indiquer , &
 „ de beaucoup d'autres. *Cyrus* est l'exem-
 „ ple des grands Capitaines ; & l'Oracle
 „ d'*Apollon* décida clairement , que *Socrate*
 „ étoit le plus Sage de son Siècle....

A la bonne heure *Timon* ; ne parlons point
 des Fous insignes, come de ce Citoien d'*Argos*,
 dont *Horace* nous a conservé le Portrait,
 qui se trouvant seul sur le Théâtre, s'imagi-
 noit entendre réciter les plus belles Tragédies
 du monde; ou de cet autre *Athénien*, qui cou-
 roit tous les jours au Port de *Pirée*, pour y
 prendre une Liste exacte des Vaisseaux qu'il
 y trouvoit & qui n'étoient point à lui; qui
 donoit des ordres précis pour leur Départ,
 & qui après une longue suite de crain-
 tes, d'inquiétudes, de perplexités, les
 revoit enfin avec un plaisir inconceva-
 ble.

Bornons nôtre admiration à ces Gens
 d'élite, à ces Coriphées, qui sont de vôtre
 choix. *Alexandre*, ne fut-il pas l'Enfant gâté
 de *Minerve*? Il mit toute l'*Asie* en cendres;
 altéré de Sang, Maître du monde, ou il se
 trouvoit trop ferré, il répandit des pleurs,
 parce

parce qu'il n'avoit plus rien à conquérir; que n'exista-t-il de nos jours! On auroit pu lui enseigner le Monde de la Lutte...

Cirus, par exemple, fut infatigable dans ses Travaux, sobre & frugal dans ses Repas, très versé dans l'Art-Militaire; il fut, si vous voulés, un des Homes les plus parfaits, ou ce qui revient au même; un des moins fous. Il fit un jour une action éclatante; il étoit question de traverser un Fleuve fort étendu. Un de ses Coursiers fut emporté par la violence des Eaux, il y périt. *Cirus* en furie, jura qu'il réduiroit le Fleuve téméraire, au point de pouvoir être passé même par les Femmes. Il tint parole: Son Armée le distribua en 360. Ruisseaux. Il lui en couta bien du tems: N'importe! Il vint à bout d'une entreprise si intéressante: Quelle Sageffe*!

*Xerxès*** renchérit encore sur son auguste Prédécesseur. Ce Héros qui projettoit de passer d'*Asie* en *Europe*, fit jetter un Pont sur l'*Hellespont*; mais par malheur, ce pauvre Pont fut assés sot pour se laisser renverser par les Vents & par les Flots. *Xerxès* en tira vengeance, en lui faisant doner 300. coups de fouet.

M 2

* SENEQUE. L. 3. de Ira. ** HERODOTE. L. 7.

On a vû dans les Siècles postérieurs des Empereurs d'une Sageffe plus tranquile. Un *Basile*, qui ocupoit son Armée de Mer à batisir une Eglise de *St. Michel*, tandis qu'il laissoit piller la *Sicile* par les *Sarrasins*, & prendre *Siracuse*. . . . Un *Léon* emploiant sa Flote à un pareil usage, tandis qu'on lui ravissoit *Tauromenie*, & l'Isle de *Lenmos*. Un *Andronic*

Dont les Mains incertaines

Dé l'état chancelant, laissoient floter les Rènes

pour avoir plus d'aissance à rassembler les Théologiens, qu'il écoutoit, dont il discutoit les Sophismes, qu'il brouilloit de nouveau. Un . . . * mais je ne finirois point: Passons aux Philosophes.

Annibal ** se retire à *Ephese* chez *Antiochus*. Là chacun s'empresse de lui procurer des plaisirs. On le conduit chez *Phormion*, Philosophe qui passoit pour un beau Parleur. *Phormion* fait un long Discours sur les Règles de l'Art Militaire, & sur les Devoirs d'un Général d'Armée. On aplaudit à tout rompre. *Annibal* seul reste insensible à l'Éloquence du Déclamateur. Pressé d'en dire son avis, il répondit *Militairement*: J'ai bien vû des Vieillards radoteurs, mais je

* Histoire des Empereurs.

** Cic. l. 2. de l'Orateur N. 75. & 76.

n'en ai point vû de plus extravagant que celui-ci. Quelle folie en éfet de vouloir instruire *Annibal* fans avoir jamais vû ni Camp, ni Armée?

Molière à passé pour le grand Enemi des Médecins! On pourroit ajouter, qu'il a mieux connu que persone les folies des Philosophes. Dans la Comédie du Mariage forcé Scène 4. & 5. *Sganarelle* va consulter deux Philosophes, pour favoir s'il doit se marier? Le prémier lui parle de *Majeures ineptes*, de *Mineures impertinentes*, de *Conclusions ridicules*, de *Syllogismes in balordo*, de la *Forme d'un Chapeau*, de la *Substance* & de l'*Accident*, de l'*Etre intentionel* & du *réel* &c. L'autre lui répond, par des *il me semble*, par des *j'en doute*, *Galimathias* consacré dans sa Secte.

Fixons un instant nos regards sur l'Histoire des Philosophes. Quel Spectacle amusant? Un *Diogène*, dans le fond de son Toneau... Un *Héraclite* & un *Démocrite* dont l'un verse des torrens de larmes, tandis que l'autre rit à gorge déployée, sur les *Sottises* du Genre-Humain!... Un *Socrate*, cet Home excellent, qui passe ses plus beaux jours à raisonner sur les Nüages, à mesurer les Pieds d'une Puce, à admirer le Bourdonnement d'une Mouche, & qui près de son Tombeau, apprend à jouer des Instrumens!...

un *Pithagore*, qui pour donner la vogue à la *Métempseicose*, assure qu'il a été successivement Home, Femme, Roi, Sujet, Grenouille, Poisson, Cheval!. Il devoit ajouter Fou à 36. Carats. Un *Plutarque*, un *Caton*, qui se mettent en dépense à l'âge de 80. ans, pour apprendre l'un le *Latin* & l'autre le *Grec*.

Ce sont cependant là les Homes sages de l'Antiquité: Que faut-il donc penser des autres?

Tout le monde fait que plus récemment un *General Anglois* * se fit, au retour d'un Combat, recevoir à *Oxford* Docteur en Droit l'Épée à la main; que *Mr. Tellier*, Chancelier de France, se faisoit donner des Leçons de Logique; & que le célèbre *Colbert*, étant sexagenaire, retourna à son Latin. En vérité *Sophocle* s'épuisoit à pure perte en répétant sans cesse: „ Il est très doux de vivre; „ mais point de Sageffe; elle gâte la vie! „ *Horace*, selon moi, conoissoit mieux les Homes, quand il leur disoit, „ O! vous, qui „ que vous soïés, rangés vous autour de „ moi, je vais vous prouver que nous so- „ mes tous insensés **. *Omnibus hoc vitium est.*

* FAIXFAX.

** *Huc propius me,*

Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite.

Encore un instant, *Timon*; je finis en deux mots. Jettons un coup d'œil rapide sur la Société.

Voies vous sur la Place cette troupe de Gens ? Ils paroissent des plus agités, ils s'échauffent. On diroit qu'ils y sont pour quelque affaire de la dernière importance : Rien de plus vrai. Ce sont les Nouvellistes. L'un est *Anglois* à bruler, & l'autre *François*, jusqu'au bout des Ongles, & conséquemment celui-ci bat la *France*, & celui là triomphe de l'*Angleterre*. L'un fabrique d'énormes Vaisseaux, & les envoie en *Amérique*. L'autre fait partir des milliers d'Hommes pour la *Silésie*. Celui-ci fait le Procès à l'Amiral *Bing*, & cet autre y prédit d'avance le capotisme de Mr. de la *Galissonière*. Tous règlent les divers Intérêts de l'*Europe*, réforment les Etats, & plus clairvoians qu'ils étoient dans les Cabinets des Princes, ils décident en dernier ressort. . . . Justement la Gazette arrive !. Quelle attention ! *Minorque* est pris. C'est un coup de Foudre pour les uns, un sujet de joie pour les autres. . . . Midi fone ; l'effain politique se dissipe. Le *François* d'inclination, frappe amicalement sur l'épaule de ceux qu'il rencontre : *Il y avoit deux Mois*, dit-il, *que j'avois prévu l'Événement*. . . . L'*Anglican* passe son chemin, baisse les yeux, & paroît aussi sensible, que

s'il s'agissoit de la perte de ses Biens. . . Pour moi qui garde la neutralité, je ne crains point de nommer folie cet attachement excessif, ce penchant aveugle, qu'on a pour ou contre une Nation en particulier. . . .

Somes nous plus sensés dans nos Repas ? Mange-t-on aujourd'hui pour apaiser la faim, ou pour la provoquer ? Quelle est l'origine de ces Rondes, de ces Santés éternelles, de ces Airs bachiques, des *Impróptus* réfléchis, des Saillies, &c. sans lesquels les Mets les plus friands, nous paroissent insipides ! Dès qu'on entroit dans les Festins des *Lacédémoniens*, l'Ancien avertissoit en montrant la Porte, que rien de ce qu'on diroit pendant le Repas ne devoit transpirer. Chez les Grecs le compliment étoit plus court, *Buvés ou allés vous en !* Que ne grave t'on aussi ces mots sur les Atiques de nos Portes : *Ici il est défendu de raisonner. On n'y souffre que les Coqs à l'ane : il faut y être fou.*

La Table est levée, On change d'Apartement. Nos Joueurs en sont déjà aux prises. Quel silence ! Les Cartes sont distribuées. . . . *Lusor* joue. Il s'agite, il est inquiet ; tout va mal : Le Roi ne tombé point. La Carte fatale paroît trop tard, il a perdu : Ses Cheveux s'hérissent, ses Yeux s'élancent vers le Ciel, il mord les Cartes, il suppose un Génie

Génie malin, qui lui en a voulu, il maudit la couleur ; il jure enfin qu'il ne jouera de sa vie. Revenés demain, vous l'y retrouverés encore

*Et cet autre, Qui dominé par le Démon du jeu
Attendait son destin d'un quatorze ou d'un sept
Voit sa vie ou sa mort, sortir de son Cornet...*

BOILEAU.

N'auroit-il point besoin d'une furieuse dose d'Ellebore . . . Vous joués aussi *Chrémès* ! Ce Vieillard presque aveugle est obligé de prendre ses Lunettes ! La goutte le faillit de tems en tems ; il ne cesse pas pour cela : Un autre jette les dez à sa place.

Autres Fous les grands Parleurs :

*Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long, l'Histoire de sa Vie,
Et sans être informé, si j'en avois envie,
Me conta le Passé, le Présent, l'Avenir ;
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être
Sa Maison, ses Parens, ses Affaires, son Maître,
Sans me donner le tems de repartir un mot ;
Mais come il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre
Il m'aprit plus aussi qu'il ne vouloit m'apprendre ;
Car dès le premier jour, j'ai sçû que c'est un sot.*

Nouvelle Classe de Fous, les Avars & les Amans.

Dorilas quand la nuit nous rend l'obscurité
 En paroît toujours atristé,
 Mais ce n'est pas à cause d'elle,
 C'est parce que le jour, épargne la Chandelle.
 Le Chevalier d'ACILLI.

Avare insensé, quel est donc ton but? Je
 vais te l'apprendre après Despréaux,

*Afin qu'un Héritier, bien nourri, bien vêtu
 Profitant d'un Trésor, en tes mains inutile,
 De son Train quelque jour, embarrasse la Ville!*

Non tout l'Ellebore du Monde ne suffiroit
 pas pour guérir une pareille Cervelle.

Autrefois le Polype d'Agna parût char-
 mant à Balbinus; les Amans de nos jours
 ont ils le goût plus sain?

Licidas voudroit bien épouser Maronille

Il insiste, il la veut;

Mais est elle si belle Fille,

Que pour l'avoir pour Femme, il fasse ce qu'il peut?

Hélas! tout au contraire, elle est épouvantable;

A peine l'on peut dire, à la voir ce qu'elle est:

Qu'est-ce donc que dans elle, il trouve d'agréable?

Elle touffe & cela lui plait.

Vous baillés, Timon! A vôtre considéra-
 tion, je fais grace aux deux tiers de la So-
 ciété. Au Prodigue,

Qui jette furieux son bien à tout venant,

A *Lise* qui emploie

*Un tiers du jour à s'habiller ,
L'autre tiers à manger & boire,
Et tout le reste à babiller.*

Au Vieillard , qui pour imiter la Jeunesse , se pare de Dents artificielles & teint ses Cheveux blancs. Aux Singes qu'on reconoit sous la Pourpre. En un mot , à tout le reste des Homes. *Omnibus*. Oui à tous sans exception.

Mais , dira quelque *Aristarque* , vous ne dites rien sur l'article des Auteurs , c'est à dire de ces Gens qui pensent & repensent , qui ajoutent & retranchent , qui font & défont , qui pâlisent sur des riens , & cela très souvent pour un peu de Fumée , une vaine Gloire , une Réputation frivole , ou si vous aimés mieux , pour un son vague & confus , qui erre de Bouche en Bouche , sans solidité , sans consistance ; de ces Gens auxquels il en coute tout pour se faire critiquer , Someil , Repos , Plaisirs , Santé &c. de ces Gens , qui sont Esclaves nés de tous ceux qui les achètent , que les Copistes , que les Laquais mêmes jugent de plein droit ; de ces Gens enfin , que je ne puis mieus comparer qu'au *Lion malade* , & qui de-

demeure exposé aux coups de pied du plus lâche des Animaux , de l'*Ane* . . .

Pourquoi donc écrivés-vous , reprend *Timon* ? Que voulés vous ? C'est ma folie. Chacun à la sienne.

Omimbus hoc vitium est.

LAUSANNE.

M E M O I R E S

De SETY.

XIV. L E T T R E

SETY à *Mis SIDRY*. *Harborough* le 8. *Sept.*

QUELLE a été ma satisfaction, en recevant des preuves de la continuation de l'Amitié de ma chère *Soucty*, malgré l'irrégularité de ma Naissance ? Hélas ! il n'est que trop vrai, que c'est un préjugé injuste, qui fait retomber sur les Enfants la honte de leurs Pères ! Esclaves de la Folie, les Hommes se font rendus la Victime de leurs propres Erreurs. Obligés de vivre avec eux, sommes nous Maitres de les mépriser ? Mais qu'ils me méprisent ; je brave cette humiliation : *Soucty*, l'admirable *Soucty* m'aime, m'estime encore, & je ne puis qu'être heureuse !

Je dois plaindre l'infortunée *Mistris Bonny*.

Qu'elle seroit excusable, si cédant à l'Amour, aux Promesses du Lord, elle eût ensuite rougi de sa foiblesse & eût cherché à la réparer ! Un malheureux moment ne doit pas ternir une Vie vertueuse. Mais hélas ! Est-ce là le cas de *Sally* ? Mon Cœur souffre d'accuser une Mère, qui quoi qu'elle ne m'aie jamais donné des preuves de ce titre, a des droits sur mon Cœur, par ce seul nom. Je m'humilie en la blâmant ; mais est-elle excusable lors qu'elle a prît que Lord W. ne pouvoit être à elle, d'employer encore ses attraits pour le retenir, de chercher jusques dans les bras de son Epouse, des moyens pour le faire perséverer dans son Crime, d'abuser de la confiance de Milord, pour lui donner des soupçons sur *Lady*, tandis que c'étoit par ses bontés, qu'elle vivoit avec son Amant ? Je ne fais encore que trop de ses torts. Que ne puis-je tirer un Voile sur ces détails, bien mortifians pour une Fille ? Mais je ne puis les cacher à *Souzy* : Maîtresse de mon Cœur, tout doit lui être découvert : Mis *Souzy* en tirera des motifs pour me plaindre, & peut être pour m'aimer d'avantage.

Vous savés les soupçons que j'eus sur *Fani* ; je ne pouvois attribuer qu'à elle de m'avoir écoutée. La manière obligeante dont elle m'offrit de vous faire parvenir de

mes nouvelles ; ne me rassuroit point entièrement ; elle s'en aperçût , malgré le soin que j'avois pris de lui déguiser un refroidissement , où mon Cœur ne pouvoit prendre part.

Cette Journée funeste , où Ladi m'éclaircit le Mistère , qui donoit à ma chère *Soucty*, de si brillantes espérances , fut suivie d'une Soirée qui se passa dans un silence morne. Milord, permettés moi de le nommer mon Père , sembloit confus ; les regards , qu'il jettoit sur moi , étoient remplis d'une tendresse triste , & lorsque les miens les rencontroient , il les baissoit en soupirant.

Quels efforts ne fus-je pas obligée de me faire , pour m'empêcher de voler à ses pieds , & lui demander une bénédiction , qui m'auroit fait espérer tous les biens du Monde. Ladi me l'avoit défendu , crainte de le trop émuouvoir , & cette admirable Femme , touchée de ma tristesse , sembloit chercher à réparer par ses caresses , la manière dont elle avoit agi ; ses yeux se remplissoient de larmes. Ah ! pourquoi les cachoit-elle ? Est-il possible qu'on puisse rougir de la sensibilité ? N'est-ce pas la plus belle des Vertus , & la Semence de toutes les autres.

Fani , sur le soir , me proposa de me promener ; je le lui refusai , crainte qu'on ne me soupçonna de retourner à *Dumont* ;

elle me dit seulement *Injuste Sèti!* Charlotte paroïsoit fort occupée, mais nous examinoit en secret. Que cette Journée me parût longue! En vain me mis-je au lit pour la finir; le récit de Miladi se retraça à ma mémoire. Est-il donc vrai, *difois je?* Se peut-il? Moi! Fille de Milord W... Ne devois-je pas le prévoir, par mes sentimens, par ces mouvemens, cette tendresse, que son aproche & ses caresses m'inspiroient! Mais ai-je jamais senti les mêmes impressions pour ma Mère; & l'adorable Lady, ne les inspiroit elle pas plutôt? J'essais de développer ces différentes idées, lors que j'entendis ouvrir ma porté; je tréfaillis, je craignois que ce ne fut *Dumont*. C'étoit *Fani*, qui vint partager mon Lit. Me recevrés vous, dit-elle, en me passant ses beaux bras autour du col? Vos soupçons seront-ils plus forts que vôtre politesse? Vous faites trop d'honneur Mis... De l'honneur? Vous ne m'aimés donc guères, *Ma chère Séty*, si je vous fais trop d'honneur. Je pardone ces injustices à ma plus chère Amie, sûre de ma justification: Mis *Looly* ne connoit pas encore assés mon Caractère.

Vôtre Caractère, Mis, repris-je, embarrassée de l'air ouvert & des Caresses dont elle acompagnoit ses Discours; vous êtes si aimable, qu'on pourroit d'ailleurs... Je

fuis persuadée que le desir de chagriner . . . & . . . Continué, dit en éclatant de rire *Fani*, continués à me justifier ; vous faites cela au mieux , & peut-être mon innocencé ne m'atirera pas autant d'éloges. Vous connoissés mon Cœur. . . Oui, *Fani* est . . . Plus d'est s'il vous plait ! Faites trêve à vos excuses , ou gardés les pour *Charlotte* ; c'est elle qui vous écouta , qui dit tout , & peut-être plus à ma Mère , malgré mes prières. *Charlotte* ! Mais par quel hazard ? Hazard ! Par une raison fort naturelle à nôtre Sexe , la curiosité , l'envie de jaser ; mais si un peu moins défiante , Melle. *Séry* eût bien voulu me mettre un peu dans sa Confidance , j'aurois éloigné les Curieux , & n'aurois pas pris le jeu de *Charlotte* , qui , piquée de perdre , me remit ses Cartes & voulut aller se promener. Vous voiant enfler le Jardin avec précipitation , elle vous suivit de loin , soupçonna du mystère , avança avec précaution , écouta & entendit tout. Enchantée de cette découverte , elle m'en fit part le soir , en exagérant vos torts. Voilà donc , disoit-elle , cette Parente ; c'est la Fille de *Mistris Bonni* , que je ne fais pourquoi ma Mère traite en Princesse ; pour qui on est obligé d'avoir des égards , & que *Fany* honore de toute son amitié. Les admirables sentimens , qu'elle va nous apprendre ! Le

bel exemple d'aimer & de se faire enlever du Fils d'un Païfan. . . . *Charlotte* auroit long-tems continué, si je ne l'avois interrompue, pour la prier de m'expliquer un Mistère, où je ne pouvois rien comprendre: Elle me raconta alors toute vôtre Conversation, & me fit part du dessein qu'elle avoit d'en avertir ma Mère, afin qu'elle vous enfermât, si elle prenoit quelque intérêt en vous.

Sans comprendre beaucoup cette Histoire, je sentis qu'elle vous chagrinerait; je priai ma Sœur de ne rien dire; mais elle se moqua de moi, m'acusa d'être de moitié dans cette Avanture, & après quelque mauvaise plaisanterie, me quitta pour tout raconter à Miladi, qui me fit appeler, afin de me demander si je ne savois rien de particulier? Je l'affurai que non, & tâchai même de vous justifier. *Je ne blâme point*, me dit ma Mère, *vôtre Amitié pour Mis Séty. Donés lui en une marque, en lui persuadant de laisser une liaison, qui pouvoit lui convenir avant qu'elle se conut pour Mis Looly; mais que come Parens, nous n'approuverons jamais.*

Je promis à Miladi de faire mes efforts pour vous persuader, & si Mis W. a quelque pouvoir sur vôtre Esprit, elle l'emploiera pour vous guérir d'une passion aussi indigne de vous, qu'elle est propre à vous

rendre malheureuse. Promettés moi, ajouta cette aimable Mis, en m'embrassant tendrement, que vous n'aurés plus de Commerce avec ce *Dumont* : J'ai toujours entendu parler de l'Amour come d'une passion très forte ; mais *Sety* a trop de raison pour s'en laisser enchaîner. Je vous cherchois des défauts, pour me croire digne de vôtre amitié, mais j'aime mieux m'humilier à mes yeux, que de vous suposer cette foiblesse. Vous ne répondés point ; mon Discours vous choque, pardonés le moi, c'est l'amitié qui me l'arrache ; je risquerois même la petite part que vous me donés dans la vôtre, pour fatisfaire la mienne.

Je croiois, à ce Discours, que *Fani* prononçoit d'un air tendre & persuasif, voir Mis *Sidri*. Se peut-il qu'une autre qu'elle possède cet art charmant de reprendre sans choquer ? Mais oui, & ce talent est celui de la vraie Amitié & non de la Personne.

Je ne pû que combler Mis *W.* de Careffes sans lui rien dire, mais vaincûe par les siennes, entraînée par mon Cœur, je lui racontai ma liaifon avec *Dumont*, mes Sermens & la résolution où j'étois de n'être à personne, si je ne pouvois être à lui. Ce n'est point l'amour que j'ai pour *Dumont*, qui me parle en sa faveur, c'est le Devoir, c'est cette même Raison que vous

m'allègués pour mon secours ; c'est elle qui forme mes liens , mais j'obéirai ; *Dumont* n'aura plus de mes Lettres ; le gage de nôtre Himen est ma foi , en a-t-il besoin d'autre ?

Fani avoit trop de délicatesse pour ne pas sentir la validité de mes raisons. Hélas ! dit-elle , il n'arrive que trop souvent , qu'on s'engage sans réflexion & qu'on gémit des entraves qu'on s'est données. Je vous plains & ne fais que vous conseiller.

Nous passâmes la nuit à causer : Que vous avés raison de vanter l'amitié , ce lien seul est capable de suspendre , & de diminuer nos maux. Si elle étoit come l'amour , qui n'admet qu'un objet , je n'aurois rien dans vôtre absence. *Fani* me console , je l'aime , non autant que vous , mais assez pour me faire supporter l'éloignement de ma chère *Soucti*. Je ne trouve pas en elle autant de solidité & de raison que dans *Mis Sidri* , mais je vois cette tendresse , cette délicatesse , ces manières insinuantes , qui m'attachèrent à vous. J'aime dans *Fani* & *Mis W.* & *Soucti* ensemble. Deux jours se passèrent sans fortir. Mon Père étoit parti le lendemain pour *Londres* , afin de préparer le logement , à ce qu'il dit , mais plutôt pour dissimuler sa douleur.

Le Matin du 20me. Jour *Milady* me fit

apeller & me remettant une Lettre fermée; Voilà des nouvelles, qui sans doute viennent de Dumont, dit-elle, d'un air assez froid; lisés les & répondés y en ma présence de façon à n'en avoir plus besoin. J'ouvris la Lettre en tremblant, c'étoit en éfet de ce malheureux Amant. Je la joins ici avec la réponse. Consolés-le; assurés-le encore que Sety est incapable de trahir ses Sermens; surtout faites que Misiris Blère ne me croie pas ingrate; je ne rougirai jamais que des Vices, & celui-ci est le plus affreux.

Lettre de Dumont Blère à Sety ou Mis Looly. Du Logis d'Harbourough le 20. Août.

Quelque soit le sort de cette Lettre, je ne puis plus vivre dans l'incertitude cruelle, où m'a mis le retard de votre Parole. Ah Sety! Que dois-je en croire? Est-ce des reproches ou de la pitié que vous mérités? Dois-je vous haïr ou vous plaindre? . . . Vous haïr? Que dis-je? Le pourrais-je? Jamais. Dussies vous avoir abusé de la crédulité du plus tendre des Amans, pour le joüer, je vous aimerois encore; mais redoutés, Ingrate, des Sentimens que vous mérités si peu; c'est de mon Amour que je tirerai ma Vengeance, c'est en. . . . Mais non! Mis Bony est au dessus de l'artifice.

Mon Cœur m'assure que le sien est à moi ; quelque accident funeste vous a empêchée de venir au Rendez-vous , où en vain je vous ai attendu. Séty , seroit-elle malade ? Milord l'auroit-il retenue malgré elle ? Ah s'il osoit empêcher Séty de m'aimer , ce seroit au fonds de son Cœur que je rechercherois celui de mon Epouse. Son rang , ses Domestiques ne sauroient m'empêcher de vous arracher de ses bras. Pour mon adorable Sœur , sauroit on trop entreprendre !

De grâces , daignés dissiper mes craintes ; rassurés un Amant au désespoir ; & si mes soupçons sont vrais , si Séty ose m'abandoner , trahir sa Foi & ses Sermens , qu'elle s'atende à voir Dumont come une Ombre furieuse attachée à ses pas , pour lui reprocher son parjure. La Mort seule pourra vous afranchir ; mais non ; même après le trépas , les Dieux par vos remords , prendront soin de me venger.

Vous avés parû touchée de la douleur de ma Mère , de cette Mistris Blère , qui vous a élevée , qui a fondé sur vous les espérances de sa vieillesse. Si son malheureux Fils ne peut vous attendre , voïés cette bone Femme descendre au Tombeau , mourir par vous & mourir en vous aimant. Voïés Dumont à qui vous avés appris les chemins de la Vertu , à qui vous avés fait espérer une vie digne des Dieux , n'écouter que ses passions , s'abandoner à ses violences , pour

se venger, succomber sous sa vengeance & ne regretter que les peines qu'il a pu vous causer.

Chère! trop chère Séty! Ce spectacle ne sauroit il toucher un Cœur come le vôtre! Dans l'éclat qu'on vous offre, trouverez vous dequoï vous dédomager des repentirs que les malheurs que vous causes à votre Famille vous procureront nécessairement. Il faut être faite pour le Crime, pour être insensible, & Miss Bony est née pour la Vertu.

Mes Prières sont inutiles! Si votre Cœur est tel qu'il m'a paru, l'honneur, la délicatesse vous parleront toujours pour moi: Si l'Ambition le domine, vous mépriserez mes tendres plaintes. Adieu doux adorable Séty! Soies, je ne puis m'empêcher de vous en conjurer, digne encore de l'Amour de

DUMONT.

Réponse de Séty à Dumont.

JE ne saurois blâmer les reproches que vous me faites, pour avoir manqué à vous rendre réponse. Je ne dirai rien sur leur violence, vous n'avez écouté que votre colère; je tâcherai plutôt de la calmer en me justifiant.

Vous savés, Dumont, les prières que je vous ai faites de ne pas venir à Harbourough, où beaucoup de raisons m'empêchoient de vous voir; mes ordres ont eu peu de pouvoir sur

vous. N'écoutant que votre Passion, les désagrémens que votre présence pouvoient me causer ont fait peu d'impression sur un Homme acoutumé à n'avoir de freins que ses caprices.

Je ne vous reprocherai pas que ce manque de complaisance n'étoit pas une preuve de cet amour, que vous me dépeignés si vivement; mais je ne veux que votre Estime & l'Amitié de Mistris Blère que j'aimerai toujours.

Séty n'est point ingrate: Elle est incapable de parjure, mais plus encore de manquer à ses Devoirs: C'est eux qui lui ont défendu de voir un Homme, de qui le Caractère pouvoit lui faire craindre des violences, dont je rougis de soupçonner Dumont: C'est ce même Devoir qui me défend de continuer à vous écrire & qui m'engage à vous prier de m'oublier.

Je ne puis, sans frémir, lire vos menaces contre Milord W. Songés que je l'aime, que vous lui devés du respect & que ce ne sera que par votre modération que vous conserverés quelque place dans la Consideration de

SETY LOOLY,

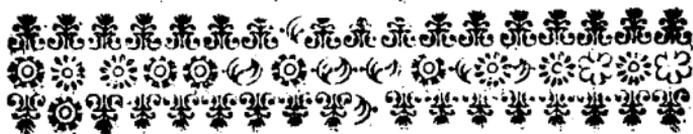
Milady, après avoir lû ma réponse, m'embrassa, en m'assurant que je ne me repentirai point de ma complaisance. Comptés, me dit-elle, sur un Etablissement aussi brillant, que si véritablement vous étiez Mis Looly. Votre naissance sera ignorée & s'il le faut même,

Milord vous fera légitimer. Vous trouverez en moi une Mère plus tendre que la vôtre. Dissipés cette mélancolie, que mon Cœur partage; recompensés nous de nos Bontés, en y paroissant sensible; c'est tout ce que je vous demande.

Je voulus prendre la main de Lady, qui m'embrassa. Ses bontés me confondent. Que ne puis-je les mériter! Mais dois-je abandonner *Dumont*? Non, *Soucy*! les Sermens sont des Promesses sacrées, qu'aucune puissance humaine ne peut rompre; je serois moins à plaindre, si j'aimois mieux *Sire Blère*; mais son humeur est si violente, que je ne puis qu'être malheureuse avec un tel Epoux.

Quel est mon sort & comment seroit-il, si je n'avois pas *Mis Sidry*, pour me consoler? En vain depuis ce tems, *Fany* & *Milady* veulent me distraire; une Mélancolie secrète me ronge. Je fais inutilement tous mes efforts pour la cacher; vos seules Lettres peuvent quelque peu distraire

L'infortunée SETY.



LE SCRUPULE,

Ou l'Amour mécontent de lui même.

LA jeune *Bélise*, en quittant le Deuil d'un Epoux qu'elle avoit épousé, bien plus par intérêt que par sentiment, faisoit ce petit Monologue. *Le Ciel en soit loüé ! Je viens de remplir un devoir bien asligeant & bien pénible ; il étoit tems que cela finit. Se voir livrée, dès l'âge de 16. Ans, à un Home qu'on ne conoit pas ; passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude ; être l'esclave & la victime d'un Amour qu'on inspire & qu'on ne sauroit partager ; quelle épreuve pour la Vertu ! Je l'ai subie, m'en voila quitte. Je n'ai rien à me reprocher, car enfin je n'ai point aimé mon Epoux, mais j'ai fait semblant de l'aimer & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidèle, malgré sa jalousie ; en un mot je l'ai pleuré. C'est, je crois, pousser la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. . . . Enfin, rendüe à moi même, je ne dépens plus que de ma volonté & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais comencer à vivre. Ah ! comme mon Cœur va s'enflamer, si quelqu'un parvient à me plaire. Mais consultons nous bien,*

avant que de livrer notre Cœur, & ne courrons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée ! Cela est difficile, reprit-elle, en consultant son Miroir ; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-tems un amour qu'on ne sent plus ! Je n'en aurois jamais la force. Quitter un Homme, après l'avoir pris, c'est une éfronterie qui me passe ; & puis les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture, tout cela est affreux. Aimons, puisque le Ciel nous a donné un Cœur sensible, mais aimons pour toute notre vie & ne nous flatons point sur ces goûts passagers, ces fantaisies capricieuses, qu'on prend si souvent pour l'Amour. J'ai le tems de choisir & de m'éprouver : Il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire & bien précise de l'Amour. J'ai lû, que l'Amour est une passion, qui de deux Ames n'en fait qu'une, qui les pénètre en même tems & les remplit l'une de l'autre ; qui les detache de tout ; qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel, leur soin & leur desir unique. Tel est l'Amour sans doute, & d'après cette idée, il me sera bien aisé de distinguer en moi même & dans les autres, l'illusion, de la réalité.

Sa première épreuve, se fit sur un jeune Magistrat, avec qui le partage de la Succession de son Epoux l'avoit mise en ré-

lation. Le Président de S. . , avec une Figure aimable , un Esprit cultivé , un Caractère doux & sensible , étoit simple dans sa parure , naturel dans son maintien , modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être Connoisseur ni en Equipages , ni en Pompons. Il ne parloit point de ses Chevaux aux Femmes , ni de ses bones Fortunes aux Hommes. Il avoit tous les talens de son état , sans ostentation , & tous les agrémens d'un Home du monde , sans ridicules. Il étoit le même au Palais & dans la Société , non qu'il opinât dans un Souper , ni qu'il plaisantât à l'Audience ; mais come il n'affectoit rien , il n'étoit jamais déguisé.

Bélise fut touchée d'un mérite si rare. Il avoit gagné sa confiance , il obtint son amitié , & sous ce nom , le Cœur va bien loin. La Succession du Mari de *Bélise* étant réglée , me seroit-il permis , dit un jour le Président à la Veuve , de vous demander une confiance ? Vous proposés vous de demeurer libre , ou le sacrifice de votre Liberté fera-t-il encore un heureux ? Non , *Monsieur* , reprit-elle , j'ai trop de délicatesse pour faire jamais à personne un devoir de ne vivre que pour moi. Ce devoir seroit bien doux , reprit le galant Magistrat , & je crains bien que sans votre aveu , plus d'un Amant ne se l'impose. A la bone heure , dit *Bélise* , qu'on

m'aime sans y être obligé, c'est le plus flatteur de tous les hommages. . . . Cependant, *Madame*, je ne vous soupçonne point d'être Coquette. . . . Oh ! vous auriez tort. J'ai la Coquetterie en horreur. . . . Mais vouloir être aimée sans aimer. . . . Et qui vous dit, *Monsieur*, que je n'aimerai point ? On ne prend pas de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée ; voilà tout. . . Fort bien ; vous voulés que l'engagement cesse où finira le penchant. . . Je veux que l'un & l'autre soit éternel, & c'est pour cela que je veux éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte. Je me sens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le Président vit bien, qu'il falloit ménager sa délicatesse & se contenter, avec elle, de la qualité d'Ami. Il eût la modestie de s'y réduire, & dès lors tout ce que l'Amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint, & la sensibilité de *Bélise* étoit chaque jour plus émue. Elle en étoit au point où la Sagesse, en équilibre avec l'Amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laisser pancher la balance. Ils en étoient là & ils étoient tête à tête. Les yeux enflammés du Président dévorioient les charmes de *Bélise* : Il pressoit tendrement sa main. *Bélise* trem-

blante respiroit à peine. Le Président la sollicitoit avec une éloquence passionnée. Ah ! *Président*, lui dit elle enfin, seriez vous capable de me tromper? . . . Non ; *Madame*, c'est mon Cœur, c'est l'Amour même qui vient de parler par ma bouche & que je meure à vos piés si . . . si Come il tomboit aux piés de *Bélise*, son Genou porta sur une pate de *Joujou*, le Chien favori de la jeune Veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah ! *Monsieur*, que vous êtes mal adroit, s'écria *Bélise* avec un mouvement de colère ! Le Président rougit & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baïsa la pate ofensée ; lui demanda mille fois pardon & le pria de solliciter sa grace. *Joujou* revenu de sa douleur rendit au Président ses caresses. Vous le voïés ; *Madame*, il a le cœur bon ; il me pardone ; c'est un bel exemple pour votis. *Bélise* ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage, & se remettre aux genoux de *Bélise*, pour l'apaiser. De grace, *Monsieur*, levés vous, lui dit-elle ; ces libertés me déplaisent, & je ne crois pas y avoir doné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Président. Il fut deux minutes confondu, sans proférer une parole. Quoi, *Madame*, lui

dit il enfin , seroit-il possible qu'un accident aussi léger m'eût attiré vôtre colère ? Point du tout , *Monsieur* , mais je puis sans colère, trouver mauvais que l'on soit à mes genoux. C'est une situation qui ne convient qu'aux Amans heureux, & je vous estime trop , pour vous soupçonner d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point , *Madame* ; repliqua le Président avec émotion , en quoi un espoir fondé sur l'Amour me rendroit moins estimable ; mais serois-je vous demander , puisque l'Amour est un Crime à vos yeux , quel est le sentiment que vous m'avez témoigné ? De l'Amitié , *Monsieur* , de l'Amitié , & je vous prie très fort de vous en tenir là. Je vous demande pardon , *Madame* , j'aurois juré que c'étoit autre chose ; je vois bien que je ne m'y conois pas. Cela se peut , *Monsieur* , bien d'autres que vous s'y trompent.

Le Président ne pût soutenir plus long-tems un caprice aussi étrange ; il sortit le désespoir dans l'Ame , & il ne fut point rapellé.

Dès que *Bélise* fut seule , n'allois-je pas faire une belle folie , dit-elle avec dépit ? J'ai vû le moment où ma foiblesse cédoit à un Homme que je n'aimois pas. On a bien raison de dire , qu'on ne conoit rien moins que soi même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à

lui faire le sacrifice ; point du tout : Il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit Chien, & cet Amour si passionné fait place à la Colère. Un Chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit Animal, contre l'Homme du monde que je croïois aimer le plus. N'est-ce pas là un Amour bien vif ? Voilà come nous prenons nos Idées pour les Sentimens : On s'est échaufé la tête & l'on croit avoir le Cœur enflamé. On part de là, pour faire toutes sortes de Sotises. L'illusion cesse, le dégoût survient ; il faut essuier l'ennui d'être constante sans Amour, ou changer avec indécence. Oh ! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas ? C'est toi qui m'as détrompée ; sans toi je serois peut être en ce moment acablée de confusion & déchirée de remors.

Soit que *Bélise* aimât ou n'aimât point le Président, car ces sortes de questions ne roulent guères que sur l'équivoque des termes, il est certain, qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre, & un jeune Militaire parvint bientôt à le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une Compagnie de Cavalerie, au sortir des Pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impaticence du desir, l'étourderie & la légéreté, qui sont des gra-

ces à 16. Ans & des ridicules à 30. rendirent intéressant aux yeux de *Bélise* cet Enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la Famille de son Epoux. *Lindor* s'aimoit beaucoup lui même ; il favoit qu'il étoit bienfait & d'une figure charmante. Il le disoit quelquefois, mais il rioit de si bon cœur ; après l'avoir dit, il montrait en riant une Bouche si fraîche & de si belles Dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à son âge. Il mêloit d'ailleurs des Sentimens si fiers & si nobles aux Enfantillages de l'Amour-propre, que tout cela ensemble n'avoit rien que d'intéressant. Il vouloit avoir une jolie Maitresse & un excellent Cheval de Bataille ; il se regardoit dans une Glace, faisant l'Exercice à la *Prussienne* ; il prioit *Bélise* de lui prêter le *Sopha couleur de Rose*, & lui demandoit si elle avoit lu le *Polibe* de *Folard*. Il lui tarδοit d'être au Printems, pour avoir un Habit délicieux, en cas de Paix, ou pour entrer en Campagne, s'il y avoit Guerre. Ce mélange de frivolité & d'héroïsme est peut être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une Femme. Un pressentiment confus, que cette jolie petite Créature, qui badine à une Toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux Mois se précipiter à travers les Batteries, dans un Bataillon ennemi, ou grimper come un Grenadier sur une

Brèche minée, ce pressentiment donc aux gentilleses d'un Petit-Maitre un caractère de merveilleux qui étone & qui atendrit ; mais la fatuité n'est tolerable que dans la Jeunesse militaire ; c'est un Avis en passant aux Petits-Maitres de tous états.

Bélise fut sensible aux graces naïves & légères de *Lindor*. Il s'étoit passionné pour elle dès la première Visite : Un jeune Page est pressé d'aimer. Ma belle Cousine, lui dit-il un jour, (car il l'a nommoit ainsi, à cause de leur Alliance) je ne demande au Ciel, que deux choses, de faire mes premières Armes avec les *Anglois* & avec vous. Vous êtes un Etourdi, lui dit-elle, & je vous conseille de ne desirer ni l'un ni l'autre ; l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. Jamais ! Cela est bien fort, ma belle Cousine, mais je m'atendois à cette réponse ; elle ne me rebute point. Tenés, je gage qu'avant ma seconde Campagne, vous cesserez d'être cruelle. Je crois bien qu'à présent je n'ai pour moi que mon âge & ma figure ; vous me traiterez comme un Enfant ; mais quand vous aurez entendu dire, il s'est trouvé à telle Afaire ; son Régiment a doné dans telle occasion ; il s'est distingué ; il a pris un Poste ; il a couru mille dangers ; c'est alors que vôtre petit Cœur palpitera de crainte, de plaisir, peut-

être d'amour. Que fait-on ? Si j'étois blessé, par exemple. Oh ! cela est bien touchant. Pour moi , si j'étois Femme , je voudrois que mon Amant eût été blessé à la Guerre. Je baiserois ses Cicatrices , je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle Cousine , je vous montrerai les miennes ; vous n'y tiendrés pas. Allés , jeune Fou , faites vôte devoir en galant Home , & ne m'affigés point par des présages , qui me font trembler. Voiés vous , si je n'ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d'avance , & si la seule idée vous touche , que fera la réalité ? Car , ma belle Cousine , vous pouvez vous fier à moi. Ne me donerés vous point quelque à compte , sur les Lauriers que je vais cueillir !

C'étoient tous les jours de semblables folies. *Bélise* qui faisoit semblant d'en rire , n'en étoit pas moins sensiblement touchée ; mais cette même vivacité , qui faisoit tant d'impression sur son Ame , empêchoit *Lindor* de s'en apercevoir. Il n'étoit ni assés éclairé ni assés attentif , pour observer en elle les gradations du Sentiment & pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fut aussi entreprenant que la politesse l'exige , mais un regard l'intimidoit , & la crainte de déplaire balançoit l'ardeur de vaincre.

Deux Mois se passèrent ainsi en légères

tentatives, sans aucun succès décidé. Cependant leur Amour mutuel s'animoit de plus en plus, & quelque foible que fut la résistance de *Bélise*, elle en étoit lasse elle même, lorsque le Signal de la Guerre vint donner l'alarme aux Amours : A ce signal terrible, tous leurs travaux sont suspendus ; l'un s'envole sans attendre la réponse au Billet le plus galant ; l'autre manque au Rendez-vous, où l'on devoit le couronner ; c'est une révolution générale dans tout l'Empire des Plaisirs. *Lindor* eût à peine le tems de prendre congé de *Bélise* ; elle s'étoit reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre Enfant, disoit-elle, m'aime de toute son Ame ; rien de plus naturel ni de plus tendre, que l'expression de ses Sentimens. Il est fait à peindre, il est beau come le jour ; il est étourdi, mais qui ne l'est pas à son âge ? Il a d'ailleurs le Cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser, il trouveroit peu de cruelles ; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi & je le traite avec hauteur : Je ne fais pas coment il y tient. J'avoue que si j'étois à sa place, je laisserois bientôt cette *Bélise* si sévère s'ennuier avec sa Vertu ; car enfin la Sagesse est bone quelquesfois, mais toujours de la Sagesse ?

Come elle faisoit ces réflexions, *Lindor* arrive en uniforme. Je viens vous dire

adieu, ma belle Cousine, je pars; nous allons nous voir de près avec l'ENEMI. La moitié de mes Vœux est remplie, & j'espère qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle Cousine, souvenez vous un peu de votre petit Cousin: Il revicndra fidèle, il vous en done sa parole. S'il est tué, il ne revicndra pas; mais on vous remettra ma Bague; ma Montre. Vous voiez ce petit Chien d'émail: Il vous rapelera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernières paroles, il sourioit tendrement, & ses yeux étoient mouillés de larmes. *Bélise*, qui ne pouvoit plus retenir les siennes, lui dit de l'air du Monde le plus affligé: *Vous nous quittez bien gâiment, Lindor. Vous dites que vous m'aimez, font-ce là les Adieux d'un Amant? Je croïois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime . . . Mais il n'est pas tems de vous faire des reproches; venez, embrasfés moi.* LINDOR transporté, usa de cette permission julqu'à la licence, & *Bélise* ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ, lui dit-elle? Tout à l'heure: *Quoi! vous ne soupez 'point avec moi?* „Cela est impossible”. *J'avois mille choses à vous dire.* „Dites-les moi bien vite: Mes Chevaux m'atendent”. *Vous êtes bien cruel de me refuser*

une soirée. „ Ah ! ma belle Cousine, je vous
 „ donerois ma vie ; mais il y va de mon
 „ honneur ; mes heures font comptées ; il
 „ faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il
 „ y avoit une affaire & que je n'y fusse point,
 „ je serois perdu : Vôtre petit Cousin ne
 „ ne seroit plus digne de vous ; laissés-moi
 „ vous mériter.” *Bélise* l'embrassa de nou-
 v^eau en le baignant de ses larmes. *Allez,*
 lui dit-elle, *je serois au désespoir de vous atti-*
rer un reproche ; vôtre honneur m'est aussi cher
que le mien : Soiez sage, ne vous exposez
qu'autant que le devoir l'exige, & revenez tel
que je vous vois. Vous ne me donnez pas le tems
de vous en dire d'avantage ; mais nous nous
écrivons ; adieu, Adieu, ma belle Cousine!
Adieu, adieu, mon cher Enfant. C'est ainsi
 que parmi nous la Galanterie est l'Ame du
 point d'honneur, qui est celle de nos Armées.
 Nos Femmes n'ont pas besoin d'aller come
 les Sabines au devant de nos Guerriers,
 pour les renvoier au Combat, mais le mé-
 pris dont elles acablent un lâche, & l'acueil
 qu'elles font aux Homes courageux rend
 leurs Amans intrépides. :

Bélise passa la nuit dans la plus profon-
 de douleur. Son Lit fut baigné de ses larmes.
 Le jour suivant, elle écrivit à *Lindor*: Tout ce
 qu'une Ame tendre & délicate peut inspirer
 de plus touchant étoit exprimé dans sa Lettre.

O vous qu'on élève si mal, qui vous apprend à si bien écrire? La Nature se plait-elle à nous humilier, en vous vengant? *Lindor* dans sa réponse pleine de feu & de désordre, exprimoit tour à tour les deux Passions de son Ame; l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de *Bélise* ne lui laissa aucun repos, qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit, se soutint sans interruption la moitié de la Campagne; & la dernière Lettre qu'on écrivoit étoit toujours la plus vive; la dernière qu'on atendoit étoit toujours la plus désirée. *Lindor*, pour son malheur, eût un Confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui ci, de la Passion que tu inspires; Si tu savois à quoi tout cela tient! Je conois les Femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes? Ecris lui que tu as perdu un oeil; je gage qu'elle te conseille de prendre patience & de l'oublier? *Lindor* bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve, & come il ne savoit pas mentir, son Ami dicta cette Lettre. *Bélise* fut au désespoir. L'Image de *Lindor* vint s'offrir à son Esprit, mais avec un Oeil de moins. Cette grande Mouche noire le rendoit méconnoissable. Quel dommage disoit-elle en soupirant! Ses deux yeux étoient si beaux, les miens les rencontroient avec tant de plaisir! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes!

Mais il n'en est que plus intéressant, & je dois l'en aimer d'avantage. Il doit être défolé; il tremble surtout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'étoit la première fois que *Bélise* avoit été obligée de se dire, *écrivons lui*. Sa Lettre fut froide malgré elle: Elle s'en aperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes, mais le tout en étoit contraint & le stile recherché. Cette Mouche noire, à la place d'un bel-Oeil lui ofusquoit l'imagination & lui glaçoit le sentiment. Hé! cessons de nous flater, dit-elle, en déchirant une seconde fois sa Lettre: Ce pauvre Enfant n'est plus aimé: Un Oeil perdu bouleverse mon Ame. J'ai voulu faire l'Héroïne, je suis une Femmelette: N'affectons point des Sentimens au dessus de mon caractère. *Lindor* ne mérite point qu'on le trompe; il compte sur une Ame généreuse & sensible. Si je ne le suis pas assez pour l'aimer encore, je dois l'être assez pour le désabuser; son mépris deviendra ma peine. - *Je suis défolée*, lui écrivit-elle, *& bien plus à plaindre que vous: Vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre estime come j'ai perdu la mienne. Je me croïois digne de vous aimer & d'être aimée de vous; je ne le suis plus; mon Cœur se flatoit d'être au dessus des événemens, un seul*

accident m'a changée. Consolés vous, Monsieur ; vous aurez toujours de quoi plaire à une Femme raisonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire , vous n'avez plus à me regretter. LINDOR fut au désespoir à la lecture de ce Billet : le Monsieur surtout lui parût une injure atroce. Monsieur , s'écrioit-il ! Ah ! la perfide. Son petit Cousin, Monsieur ! On donne du Monsieur à un homme borgne mon méprisé. Il alla trouver son Ami. Je te l'avois bien dit , mon cher , lui dit le Confident. Voilà le moment de te venger , si tu n'aimes mieux attendre la fin de la Campagne, pour ménager à ton Héroïne le plaisir de la surprise. „ Non , je veux la confondre dès aujourd'hui , lui dit le malheureux Lindor ; il lui écrivit donc, Qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée ; que Monsieur avoit encore ses deux yeux ; mais que ces yeux ne la verroient plus , que come la plus ingrate de toutes les Femmes. ” Bélise fut anéantie , & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'enfvelir à la Campagne. Allons végéter, disoit-elle , je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette Campagne étoit aussi une espèce de Philosophe , dans la vigueur de l'âge , qui après avoir joui de tout pendant 6. Mois de l'Année à la Ville , venoit jouir 6. Mois de lui même , dans une

Solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à *Bélise*. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage; dites moi quel est votre Plan de vie? „ De Plan Madame! Je n'en „ eus jamais répondit le Comte de P: Je „ fais tout ce qui m'amuse; je recherche „ tout ce que j'aime, & j'évite avec soin ce „ qui m'ennuie ou me déplaît.

Vivez vous seul? Voiez vous du Monde? „ Je vois quelquesfois notre Pasteur, à qui „ j'enseigne la Morale: Je cause avec des „ Laboureurs, plus instruis que tout nos „ Savans: Je donne le Bal à de petites Vil- „ lageoises les plus jolies du monde; je „ fais pour elles des Loteries de Dentelles „ & de Rubans, & je marie les plus amou- „ reuses”. *Quoi!* dit *Bélise* avec étonnement, *ces Gens là conoissent l'Amour?* „ Mieux que „ nous, *Madame*, mieux que nous cent fois; „ ils s'aiment come des Tourtereles: Ils „ me donnent apétit d'aimer”. *Vous avouez cependant, que cela aime sans délicatesse.* „ Hé! Madame, la délicatesse est un raffinement de l'art: Ils ont l'Instinct de la „ Nature, & cet Instinct les rend heureux. „ On parle d'Amour à la Ville; on ne le „ fait que dans les Champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai „ essayé come un autre d'aimer, & d'être „ aimé dans le Monde; le Caprice, les Con-

„ venances arrangent & dérangent tout ;
 „ une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le
 „ panchant fait le choix : Vous verrez dans
 „ les Jeux que je leur done , coment ces
 „ Cœurs simples & bruts se cherchent sans
 „ le favoir , & s'atirent tour à tour”. *Vous*
me faites , reprit Bélise , *un tableau de la Cam-*
pagne auquel je ne m'atendois pas. On dit ces
Gens là si à plaindre ! „ Ils l'étoient , Ma-
 „ dame , il y à quelques Années ; mais j'ai
 „ le secret de rendre leur condition plus
 „ douce”. *Oh ! vous me dirés votre secret* ,
 interrompit Bélise avec vivacité ; *je veux aussi*
en faire usage. „ Il ne tient qu'à vous. Le
 „ voici : J'ai 40. mille Liv. de Rente : J'en
 „ dépense 10. ou 12. à *Paris* dans les deux
 „ Saisons que j'y passe ; 8. ou 10. dans ma
 „ Maison de Campagne ; & par cet œcono-
 „ mie , j'ai 20000. L. à perdre sur les E-
 „ changes que je fais”. *Et quel Echange*
faites vous ? „ J'ai des Champs bien culti-
 „ vés , des Prairies bien arrosées , des Ver-
 „ gers clos & plantés avec soin”. *Hé bien ?*
 „ Hé bien , *Lucas , Blaise , Nicolas* , mes
 „ Voisins , & mes bons Amis , ont des
 „ Terrains en friche ou apauvris ; ils n'ont
 „ pas dequoi les cultiver , je leur cède les
 „ miens troc pour troc ; & la même étend-
 „ dite de Terrain qui les nourissoit à peine ,
 „ les enrichit dans deux Moissons. La Terre

„ ingrate sous leurs mains devient fertile
 „ dans les miennes. Je lui choisís la Se-
 „ mence, le Plan, l'Engrais, la Culture
 „ qui lui convient, & dès qu'elle est en
 „ bon état, je pense à un nouvel Echange ;
 „ ce sont là mes amusemens”. *Cela est char-*
mant, s'écria *Bélise ! Vous savez donc l'Agric-*
culture ? „ Un peu, Madame, & je m'en
 „ instruis ; je confronte la Théorie des Sa-
 „ vans avec l'Expérience des Laboureurs ;
 „ je tâche de corriger ce que je vois de
 „ défectueux dans les Spéculations des uns
 „ & dans la Pratique des autres. C'est une
 „ étude amusante”. *Oh ! je le crois, & je*
veux m'y livrer aussi. Comment donc ? mais
vous devez être adoré dans ces Cantons ; ces
pauvres Laboureurs doivent vous regarder come
leur Père. „ Oui, Madame, nous nous ai-
 „ mons beaucoup”. *Je suis bien heureuse,*
Monsieur le Comte, que le hazard m'ait pro-
curé un Voisin tel que vous. Voions nous sou-
vent, je vous prie ; Je veux suivre vos tra-
vaux, prendre votre méthode & devenir votre
Rivale dans le Cœur de ces bones Gens.
 „ Vous n'aurez, Madame, ni Rivaux ni
 „ Rivaux, par tout où vous voudrés plaire,
 „ & lors même que vous ne le voudrés
 „ pas.

Telle fut leur première entrevüe, & dès
 ce moment voilà *Bélise* Villageoise, toute

occupée de l'Agriculture, conversant avec ses Fermiers & ne lisant que la *Maison Rustique*. Le Comte l'invita à l'une des Fêtes, qu'il donoit les Jours consacrés au Repos, & la présenta à ses Paisans, come une nouvelle Bienfaitrice, ou plutôt come leur Souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du respect qu'ils avoient pour lui. Ces sentimens se comuniquent; ils sont si naïfs & si tendres; c'est le plus sublime de tous les éloges & *Bélise* en fut touchée au point d'en être jalouse; mais cette jalousie étoit bien éloignée de la haine. Il faut avouer, disoit-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer: Indépendamment de ses Bienfaits, personne au Monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaison la plus intime & en aparence la plus philosophique. Leurs Entretiens ne rouloient que sur l'étude de la Nature, sur les moyens de rajeunir cette Terre, nôtre vieille Nourrice, qui s'épuise pour ses Enfans. La Botanique leur indiquoit les Plantes salutaires aux Troupeaux & celles qui leur étoient pernicieuses; la Méchanique leur donoit des forces pour élever les Eaux à peu de frais sur les Colines altérées & pour soulager le travail des Animaux, destinés au Labourage; l'Histoire naturelle leur apprenoit à calculer les inconyéniens & les avan-

tages économiques, dans le choix de ces Animaux laborieux. La Pratique confirmoit ou corrigeoit les Observations, & l'on faisoit les Expériences en petit, afin de les rendre moins couteuses. Le Jour du Repos revenoit & les Jeux suspendoient les Etudes.

Bélise & le Philosophe se mêloient aux Danses de ces Vilageois. Bélise s'aperçut avec surprise, qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. *Vous êtes*, dit-elle à son Ami, *me soupçonner d'une Coquetterie bien étrange, mais je ne veux rien vous dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie; j'ai par dessus ces Paisans l'avantage de la Parure; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes Paisans aucune trace d'émotion à ma vue. Ils ne pensent qu'à leurs Compagnes; ils n'ont des Ames que pour elles.* „ Rien n'est plus naturel, *Madame*, „ lui dit le Comte, le désir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance, & „ ces Gens là ne vous trouvent belle, que „ come ils trouvent belles les Etoiles & les „ Fleurs”. *Vous me surprenez*, dit Bélise; *est-ce l'espérance qui rend sensible?* „ Non, „ mais elle dirige la sensibilité”. *On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire?* „ Non sans „ doute, *Madame*, & sans cela qui pourroit „ ne pas vous aimer”? *Un Philosophe est donc galant*, reprit *Bélise* avec un sourire.

„ Je suis vrai, *Madame*, & ne suis point
 „ Philosophe; mais si je méritois ce Nom,
 „ je n'en serois pas plus sensible: Un vrai
 „ Philosophe est Home & fait gloire de
 „ l'être. La Sageffe ne contredit la Nature,
 „ que lors que la Nature a tort”. *Bélise*
 rougit; le Comte se troubla & ils furent
 quelque tems les yeux baissés, sans oser
 rompre le silence. Le Comte voulut re-
 nouër l'entretien sur les charmes de la Cam-
 pagne, mais leur propos furent confus,
 entrecoupés & sans suite; on ne savoit plus
 ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on
 alloit dire. Ils se quitèrent enfin, l'une rê-
 veuse, l'autre distrait, & craignant tous
 deux d'en avoir trop dit.

La Jeunesse des Vilages voisins s'assem-
 bla le lendemain pour leur doner une Fête:
 La gaieté en faisoit l'ornement. *Bélise* en
 fut enchantée, mais le dénouïement la sur-
 prit. Le Magister avoit fait des Chançons à
 la louange de *Bélise* & du Comte & les
 Couplets disoient, que *Bélise* étoit l'Ormeau
 & que le Comte étoit le Lière. Celui ci ne
 savoit s'il devoit leur imposer silence ou
 prendre la chose en badinant, mais *Bélise* en
 fut ofensée. „ Je vous demande pardon
 „ pour eux, *Madame*, lui dit le Comte en
 „ la remenant; ces bones Gens disent ce
 „ qu'ils pensent, ils n'en savent pas d'a-

„ vantage. Je les aurois fait taire, si j'a-
„ vois eu le courage de les affiger ”. *Bélise* ne
lui répondit rien, & il se retira pénétré de
douleur de l'impression qu'avoit fait sur elle
cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse, dit *Bélise* après
le départ du Comte ! Voilà encore un Home
que je vais aimer ; cela est si clair, que ces
Parisans s'en aperçoivent : Ce fera come
avec les autres, un feu léger, une étincelle.
Non je ne veux plus le voir. Il est honteux
de vouloir inspirer une Passion, quand on
n'en est pas susceptible. Le Comte se livre-
roit à moi sans réserve & de la meilleure foi.
C'est un Home respectable, dont je ferois
le malheur, si je venois à m'en détacher.

Le lendemain, il envoya pour savoir si
elle étoit visible. Quel parti prendre ? Si
je le refuse aujourd'hui, il faudra le rece-
voir demain ; si je persiste à ne plus le voir,
que va-t-il penser de ce changement ? Quâ-
t-il fait qui ait pû me déplaire ? Lui laisse-
rai-je croire que je me défie de lui ou de
moi même. Après tout, qui m'assure qu'il
m'aime, & quand il m'aimerait, suis je
obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre
raison, je lui peindrai mon caractère, il
m'en estimera d'avantage : Il faut le voir.

Le Comte vint. *Je vais bien vous sur-
prendre*, lui dit-elle, *j'ai été sur le point de*

rompre avec vous. „ Avec moi, *Madame* ;
 „ & pourquoi ? Quel est mon Crime ? ”
 D'être aimable & dangereux. Je vous déclare,
 que je suis venue chercher le repos ; que je ne
 crains rien tant que l'Amour ; que je ne suis
 pas faite pour un engagement solide ; que j'ai
 l'Ame la plus légère, la plus inconstante qui fut
 jamais ; que je méprise les goûts passagers, &
 que je n'ai pas un assés grand fonds de sensi-
 bilité, pour en avoir de durables. Voilà mon
 caractère ; je vous en avertis. Je répons de moi
 pour l'Amitié, mais pour l'Amour il n'y
 faut pas compter ; & afin de n'avoir aucun re-
 proche à me faire, je ne veux absolument ni
 en inspirer, ni qu'on m'en inspire. „ Votre
 „ sincérité encourage la mienne, lui ré-
 „ pondit le Comte ; vous allés me conoitre
 „ à mon tour. J'ai pris pour vous, sans
 „ m'en douter & sans le vouloir, l'amour
 „ le plus tendre & le plus violent : C'est
 „ ce qui pouvoit m'arriver de plus heu-
 „ reux & je m'y livre de tout mon Cœur,
 „ quoique vous puissés me dire. Vous vous
 „ croiés légère & inconstante ; il n'en est
 „ rien. Je crois conoitre mieux que vous
 „ le caractère de vôte Ame. ” Non Mon-
 sieur ; je me suis éprouvée & vous allés en juger.
 Elle lui raconta l'Histoire du Président, &
 celle du Page. „ Vous les aimiés, *Madame*,
 „ vous les aimiés ; vous vous êtes décou-

„ ragée mal à propos. Votre colère contre
 „ le Président étoit fans conséquence; le
 „ premier mouvement est toujours pour le
 „ Chien, le second est pour l'Amant; ainsi
 „ l'a voulu la Nature. Le refroidissement
 „ de votre amour pour le Page, n'auroit
 „ pas été plus durable: Un Oeil de moins
 „ produit toujours cet effet; mais peu à peu
 „ on s'y accoutume. Quant à la durée d'une
 „ Passion, il faut être juste. Quel est l'in-
 „ sensé qui exige l'impossible? Je desire
 „ ardemment de vous plaire, j'en ferai ma
 „ félicité; mais si votre penchant pour moi
 „ venoit à s'affoiblir, ce seroit un malheur,
 „ ce ne seroit pas un crime. Hé quoi! Parce
 „ qu'il n'est point dans la vie de plaisir sans
 „ mélange, faut il se priver de tout, renon-
 „ cer à tout? Non, Madame, il faut tirer
 „ parti de ce qu'on a de bon, se pardonner
 „ à soi-même ce qui est moins bien ou ce
 „ qui est mal. Nous menons ici une vie
 „ douce & tranquille; l'Amour nous man-
 „ que, il peut l'embéler: Laissons-le faire.
 „ S'il s'en va, l'Amitié nous reste, & quand
 „ la Vanité ne s'en mêle point, l'Amitié qui
 „ survit à l'Amour, en est bien plus douce,
 „ plus intime & plus tendre”. *En vérité,*
 „ Monsieur, voilà une Morale bien étrange!
 „ Elle est simple & naturelle. Je ferois des
 „ Romans tout come un autre, mais la

„ Vie n'est pas un Roman : Nos Principes,
 „ come nos Sentimens , doivent être pris
 „ dans la Nature. Rien n'est plus facile que
 „ d'imaginer des prodiges ; mais tous ces
 „ Héros n'existent que dans la tête des Au-
 „ teurs : Ils disent ce qu'ils veulent ; nous
 „ faisons ce que nous pouvons. C'est un
 „ malheur sans doute de cesser de plaire ,
 „ c'en est un plus grand de cesser d'aimer ;
 „ mais le comble du malheur, c'est de passer
 „ sa vie à se craindre & à se combattre. Fiez
 „ vous à vous même , *Madame* , & daignés
 „ vous fier à moi. Il est affés cruel de ne
 „ pouvoir pas aimer toujourns , sans se con-
 „ damner à n'aimer jamais. Imitons nos
 „ Villageois ; ils n'examinent pas , s'ils s'ai-
 „ meront long-tems , il leur fust de sentir
 „ qu'ils s'aiment. Je vous étone. Vous
 „ avés été élevée dans le País des Chimères ;
 „ croiés moi , vous êtes bien née , revenés
 „ à la Vérité : Laissez vous guider par la
 „ Nature , elle vous conduira beaucoup
 „ mieux qu'un Art , qui se perd dans le
 „ vuide , qui réduit le Sentiment à rien ,
 „ à force de l'analiser ”.

Si *Bélise* ne fut point persuadée , elle fut
 bien moins affermie dans sa première réso-
 lution , & dès que la Raison chancelé , il est
 aisé (de la renverser ; celle de *Bélise* sucomba
 sans peine , & jamais un amour mutuel ne

rendit deux Cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'Univers, ils s'oublioient eux mêmes. Toutes les Facultés de leurs Ames réunies en une seule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu, dont l'amour étoit le centre, dont le plaisir étoit l'aliment. Cette première ardeur se ralentit & *Bélise* en fut alarmée, mais le Comte la rassura. On revint aux amusemens champêtres. *Bélise* trouva que la Nature s'étoit embélie, que le Ciel étoit plus serein & la Campagne plus riante; les jeux des Villageois lui plaisoient d'avantage, ils lui rapelloient un souvenir délicieux; leurs travaux l'intéressoient beaucoup plus. Mon Amant, disoit-elle en elle même, est le Dieu qui les encourage; son Humanité, sa Bienfaisance sont come des Ruisseaux qui fertilisent les Champs. Elle aimoit à s'entretenir avec les Laboureurs des Bienfaits que répandoit sur eux ce Mortel, qu'ils apelloient leur Père. L'Amour lui rendoit personnel tout le bien qu'on disoit de lui. Elle passa ainsi toute la belle Saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux & à les rendre heureux elle même.

Bélise avoit proposé au Comte de passer l'Hiver loin de la Ville, & il lui avoit répondu en souriant, je le veux bien. Mais dès que la Campagne comença à se dépouiller,

que la Promenade fut interdite, que les Jours furent pluvieux, les Matinées froides & les Soirées longues, *Bélise* sentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de son Ame, & qu'elle desiroit de revoir *Paris*. Elle en fit l'aveu à son Amant, avec sa franchise ordinaire. *Je vous l'avois prédit*, lui dit-elle, *vous n'avez pas voulu me croire: L'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avois de moi même.* „ Quel est „ donc cet événement ? *Mon cher Comte,* „ *puis qu'il faut vous le dire, je m'ennuie, je* „ *ne vous aime plus.* „ Vous vous ennuyés ; „ cela est possible, lui répondit le Comte „ avec un sourire ; mais vous ne m'en ai- „ més pas, moins : C'est la Campagne que „ vous n'aimés plus”. Hé, Monsieur, „ *pourquoi me flater ? Tous les lieux, tous les* „ *tems, sont agréables avec ce qu'on aime.* „ Oui, dans les Romans, je vous l'ai déjà „ dit, mais non pas dans la Nature”. „ *Vous avez beau dire, insista Bélise, je sens* „ *très bien, qu'il y a deux Mois que j'aurois* „ *été heureuse avec vous dans un Désert.* „ Sans doute, *Madame,* telle est l'yvresse „ d'une Passion naissante ; mais ce premier „ feu n'a qu'un tems ; l'Amour heureux se „ calme & se modère, l'Ame dès lors moins „ agitée comence à devenir sensible aux „ impressions du dehors : On n'est plus

„ seul dans le Monde ; on éprouve le be-
 „ soin de se distraire & de s'amuser ”.
Ab ! Monsieur , à quoi réduisés vous l'Amour ?
 „ A la vérité , ma chère *Bélise* ”. *Au néant ,*
mon cher Comte , au néant . Vous cessés de me
sufire , j'ai donc cessé de vous aimer . „ Non
 „ *Madame* , non ; je n'ai point perdu vôtre
 „ Cœur & je vous serai toujours cher ”.
Toijours cher ? „ Oui sans doute ”. *Mais*
coment ? „ Come je veux l'être ”. *Ab ! je*
sens trop mon injustice , pour me la dissimuler .
 „ Non , *Madame* , vous n'êtes point in-
 „ juste . Vous m'aimés assés ; j'en suis
 „ content & je ne veux pas être aimé d'a-
 „ vantage : Serés vous plus difficile que
 „ moi-même ” ? *Oui , Monsieur , je ne me*
pardonerai jamais d'avoir pû m'ennuier avec
l'Home du Monde le plus aimable . „ Et moi ,
 „ *Madame* , & moi , qui ne me vante de
 „ rien , je m'ennuie aussi par fois avec la
 „ plus adorable de toutes les Femmes , &
 „ je me le pardone ”. *Quoi , Monsieur !*
Vous vous ennuiés avec moi ? „ Avec vous
 „ même , & je ne laisse pas de vous aimer
 „ plus que ma vie : Etes vous contente ” ?
Allons , Monsieur , retournons à Paris .
 „ *Oui , Madame* , j'y consens ; mais sou-
 „ venés vous que le Mois de Mai nous
 „ retrouvera à la Campagne ” *Je n'en*

„ crois rien , je vous assure. . . „ & plus
 „ amoureux que jamais ”.

Bélise , de retour à la Ville , comença par se livrer à tous les amusemens que l'Hiver rassemble , avec une avidité qu'elle croïoit infatiable. Le Comte de son côté s'abandonna au torrent du Monde , avec moins de vivacité. Peu à peu l'ardeur de *Bélise* se ralentit. Les Soupers lui paroïssôient longs ; elle s'ennuïoit au Spectacle. Le Comte avoit soin de la voir rarement ; ses Visites étoient courtes & il prenoit les heures où elle étoit environée d'une foule d'Adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas , *Que vous semble de Paris ?*
 „ Tout m'y ennuie & rien ne m'y atache. ”
Pourquoi ne venés vous pas souper avec moi ?
 „ Vous m'avés tant vû *Madame* , je suis discret ;
 „ le Monde a son tour , j'aurai le mien. ” *Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime ?*
 „ Je ne parle jamais d'Amour à la Ville.
 „ Que pensés vous , *Madame* , du nouvel Opéra ” , poursuivit-il à haute voix ; & la Conversation devint generale.

Bélise comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voïoit de mieux & toujours la comparaison concluoit à son avantage. Personne , disoit-elle , n'a cette candeur , cette simplicité , cette égalité de Caractère ; personne n'a cette bonté d'Ame & cette élévation de Sentimens. Quand je me rapelle nos entretiens,

tous nos jeunes Gens ne me semblent que des Perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter que l'on cesse de l'aimer après l'avoir connu ; mais non , ce n'est pas l'estime qu'il a de lui même , mais l'estime qu'il a de moi , qui lui donne cette confiance. Que je serois heureuse si elle étoit fondée ! Telles étoient les réflexions de *Bélise* , & plus elle sentoit renaitre son Inclination pour lui , plus elle se trouvoit bien avec elle même. Enfin le desir de le voir devint si pressant , qu'elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d'elle , & l'abordant avec un sourire ; „ Quoi , *Madame* , lui dit-il , „ untête à tête ! Vous m'exposés à faire „ des jaloux. ” *Personne* , Monsieur , n'a droit de l'être , lui dit *Bélise* , *Et vous savés que je n'ai plus que des Amies. Mais vous, ne craignés vous pas d'inquiéter quelque nouvelle Conquête.*

„ Je n'en ai fait qu'une en ma vie , répondit „ le Comte ; elle m'attend à la Campagne & „ j'irai la voir ce Printems. ” *Elle seroit à plaindre , si elle étoit à la Ville ; vous y êtes si occupé , qu'elle risqueroit d'être négligée.*

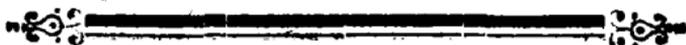
„ Elle s'y amuseroit , *Madame* , & n'y pen- „ seroit pas à moi. ” *Laissons là les détours ,* poursuivit-elle : *Pourquoi vous vois-je si rarement Et si peu ?* „ Pour vous laisser jouir en „ liberté de tous les plaisirs de votre âge ”.

Vous ne serés jamais de trop , Monsieur , Et

*je l'exige de vous. „ Non, Madame, n'exigés
 „ rien; je serois au désespoir de vous dé-
 „ plaire, mais permettez moi de ne vous
 „ revoir qu'au retour de la belle Saison. „
 Allés, Monsieur, lui dit *Bélise* avec dépit, *allés
 chercher des plaisirs où je ne serai pas; j'ai
 mérité votre inconstance.**

Dès ce jour elle n'eût pas un moment de repos; elle s'informoit de ses démarches, elle le cherchoit, & le suivoit des yeux aux Promenades & aux Spectacles; les Femmes qu'il voioit lui devinrent odieuses; elle ne cessoit de questionner ses Amis. L'Hiver lui parût d'une longueur mortelle. Quoiqu'on ne fut encore qu'au commencement du Mois de Mars, quelques beaux jours étant venus, elle le fit prier de se rendre chez elle: Tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. *Donés moi la main, lui dit Bélise, pour monter dans mon Carrosse. „ Où allons nous donc, Madame, „ lui dit-il? „ Nous ennuier à la Campagne.* Le Comte fut transporté de joie à ces mots. *Bélise*, au mouvement de la main qui la soutenoit, s'aperçût du faiblessement & de l'émotion qu'elle faisoit naître. *O mon cher Comte, lui dit-elle, en pressant cette main, qui trembloit sous la sienne, que ne vous dois-je pas! Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincu que j'en étois capable, & en m'éclairant*

clairant sur mes Sentimens , vous m'avez fait la plus douce des violences : Vous m'avez forcée à m'estimer moi même, & à me croire digne de vous. L'Amour est content ; je n'ai plus de Scrupule & je suis heureuse.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

LE 13. Mai dernier M. l'Abé de MERES , Vicaire Général du Diocèse & Directeur de l'Académie Roïale de NIMES , fit l'ouverture de sa dernière Séance Publique , par un Discours Sur les véritables Causes de la Décadence du Goût. Il raporta d'abord les plaintes que les anciens Auteurs faisoient déjà de leur tems à cet égard , sans qu'aucun cependant ait cherché à en rendre des raisons valables. La jalousie du Destin , la Loi fatale des Tems , qui détruit tout , la nature même des choses humaines , dont le sort est de périr misérablement , quand elles ont atteint un certain période , voilà ce que ces Auteurs se contentent d'aléguer. *Il n'auroit pas du suffire , dit M. de Mérés , à des Hommes si renommés d'ailleurs , de parler & de gémir sur de si grands maux , sans en indiquer en même tems les causes & les remèdes.*

La plupart des Auteurs Modernes n'ont pas parlé, sur cette matière, d'une façon plus satisfaisante. Ce n'est rien dire en éfet, que d'attribuer aux Causes physiques la chute des Arts & la décadence des Esprits. Peut-on croire que le Climat & la différente Température de l'Air ait influé sur le Goût d'une Nation & changé l'Esprit d'un Siècle? C'est un Air qui règne pendant un certain tems dans une Contrée; il dispose mieux les Organes, il affecte le Sentiment, il donne une plus grande Intelligence &c. Il valoit autant que tes Auteurs ajoutassent, que c'est un bon Vent qui souffle la Littérature & qui la conduit à bon Port. Mais coment concilier ce Système, tout ingénieux qu'il a paru à bien des Gens, avec cette inégalité de Génie & de Talens, dans les Homes d'une même Nation & d'un même Siècle? Le degré du Thermomètre devroit être égal, ce semble, pour les uns & pour les autres.

M. de *Mérés* après avoir ainsi rapporté & réfuté en partie, ce que la plupart des Auteurs ont imaginé sur ce sujet, s'atache à prouver en peu de mots, que la Décadence du Goût ne vient que de ce qu'on néglige les Exercices Académiques; ou de ce qu'en les fréquentant, on ne s'entretient pour l'ordinaire dans ces Séances Literaires, que d'I-

nutilités, de Frivolités, de Disputes, au lieu de s'ocuper sérieusement de ce qui peut intéresser & contribuer aux progrès des Arts & des Sciences.

M. RAZOUX, Docteur en Médecine, lut ensuite un Mémoire, qu'il divisa en trois parties. Il traita dans la première des Apothéoses en général, de leur Origine & des Cérémonies qu'on y observoit. Dans la seconde, il fit voir ce que l'Apothéose d'*Auguste* eût de particulier; & dans la troisième; il parla du Temple élevé dans *Nîmes* à ce Prince déifié, & des Prêtres qui le desservoient.

Après cette Lecture M. le Secrétaire Perpétuel de l'Académie fit celle d'une Ode, tirée des Livres Saints.

Elle fut suivie d'un Discours de M. GERARD *Sur les injustices des Hommes envers les Femmes*. Il se plaint d'abord, avec fondement, qu'on néglige trop leur Education. *Quel soin, dit-il, prend-on de leur Enfance? On les voit naître presque toujours d'un air indifférent: Tout ce que l'on fait pour elles dans la suite se ressent de cette première disposition du Cœur. Le premier devoir dont on s'acquie, c'est d'étendre leurs graces & de s'en occuper tout entier. Les pénibles soins qu'une Mère, ou une Gouvernante, se donne pour y réussir, ne servent qu'à leur en dérober quelqu'une &c... On*

veut les détourner des Passions & on les y prépare; on veut qu'elles aiment la Modestie, Vertu si aimable & si rare de nos jours, & c'est le Luxe & la Vanité qu'on met à sa place. On leur propose des frivolités pour récompense, on aide le goût des Parures à se développer & la privation de mille inutilités, qu'on leur rend peu à peu nécessaires, les tourmente ensuite beaucoup plus, que leur possession ne peut leur donner de plaisirs. . . On ne destine les Femmes qu'à plaire; toutes les Instructions se dirigent de ce côté là, & l'on veut ensuite qu'elles se défendent du desir même de se faire aimer. On craint de leur faire conoitre l'Amour & on consacre les premiers Sons de leur Voix à publier sa Gloire & sa Puissance.

M. Girard continue à se plaindre que l'inutilité de leur Jeunesse & l'oisiveté à laquelle on les condamne, tandis que le Cœur est vuide de desirs, est ensuite employée au profit des Passions. Suivons des yeux, ajoutet-il, les premiers pas qu'une jeune Personne fait dans le Monde. La première fois qu'elle se montre dans un Cercle, elle n'apporte pour parure, que son Ingénuité. Autour d'elle se rangent, l'Envie, la Dissimulation, la Duplicité; sur ses Lèvres & dans ses Yeux se peignent sa Candeur & son Innocence: Elle jouit du calme le plus précieux; que ne peut-elle prolonger un Jour si serene & si beau! Mais non; son bonheur sera

de peu de durée. Tant de Graces & de Nâveté atachent & font impression: Déjà je vois des Homes empressez à lui plaire, lui préparer mille Ecueils, qu'elle ne conoit seulement pas. Quels secours aura-t-elle pour les éviter? Les Bienfaits, les Soins, les Egards, sont les Armes employées à sa défaite; l'Exemple est son premier Séducteur. Bientôt on lui fait entendre que la Vertu est un vain Nom; la Modestie un Art, la Retenüe une Foiblesse. De tous les Pièges, qui l'environent, le plus délicat est celui des Bienfaits. La Reconoissance est un Sentiment dont elle conoit le langage; elle demande des droits que le Devoir refuse. Ce sont deux Sentimens qui se combattent l'un l'autre; si le penchant écarte la barrière, qui arrêtoit encore ce Cœur irrésolu, peut il ne pas se laisser surprendre? Il faloit lui faire conoitre plutôt le Monde, & ses pas eussent été moins dificiles & moins dangereux.

M. Girard prouve par des Exemples connus, que les Femmes sont capables d'aquerir en tout genre la même gloire que les plus grands Homes. Les *Jeunes d'Arc*, les *Elisabeth*, les Souveraines de *Hongrie & de Russie* d'une part; de l'autre les *Sapho*, les *Sévigné*, les *Craffigni* &c. sont les preuves qu'il en apporte. On ne les croit incapables des grandes Vertus, que parce qu'on n'a rien fait pour les faire éclore; mais elles ne nous font voir que trop

souvent, qu'elles ne les dorvent qu'à elles seules, & alors elles n'en sont que plus éclatantes. Ne pouvant conserver une supériorité, qui nous échape, & qu'on sent bien qu'on a usurpée, on voudroit, par de fausses acufations, jouir plus long-tems d'un droit dont on conoit toute la foiblesse. On ne cesse ni de les aimer, ni de s'en plaindre: Il semble qu'il soit aussi difficile de se défendre de l'un que de l'autre. Elles sont, dit-on, inconstantes, légères; ce sont là les reproches qu'on leur fait chèque jour; mais les Homes sont-ils moins inconstans, moins légers qu'elles? &c. Il faut que les Femmes aient des Vertus bien solides, puisque malgré nos mauvais exemples, & avec un Cœur ouvert aux Passions, elles ont de la Retenue: puisque malgré nôtre Irréligion & nos fausses Maximes, elles ont de la Piété. Bien loin de chercher à fortifier des Vertus si essentielles, on cherche le plus souvent à les détruire; il faut qu'elles luttent sans cesse & contre elles mêmes & contre nos efforts: Est-il une Victoire plus difficile & plus flatteuse?

M. Girard termine son Discours en disant; Que les Femmes doivent rentrer dans leurs droits: La Nature l'ordone & c'est par la voie des Sentimens, qu'elle nous montre la place qu'elles doivent tenir. Si elles aportent au Monde plus de Dons naturels, pourquoi en être jaloux? C'est un dépôt que leur fait la Nature, pour les dédomager des peines dont elle nous dif-

penſe : Nous ſomes coupables , ſi nous rendons ces bienfaits inutiles.

M. le BEAU DE SCHOSNE, des Académies de Nîmes & d'Auxerre fit lecture d'une Ode ſur la Guerre préſente.

M. de SERVIES VALLONGUE Chancelier, mit fin à la Séance par un Diſcours ſur cette Queſtion: *Le Génie eſt-il préférable à l'Esprit?* Le Génie eſt ſans doute une des plus belles prérogatives de l'Humanité; il a les plus grands avantages, mais il eſt ſujet aux plus grand écarts. Il eſt ſouvent dangereux pour la Société. L'Esprit orne les Productions du Génie, il eſt l'Ame de la Société, il en fait les délices. *Tel eſt le ſort des plus brillantes Facultés humaines : Elles portent d'un côté l'empreinte de la Divinité dont elles émanent ; de l'autre, le caractère inéſaçable de nôtre miſère & de nôtre néant. Le Génie eſt ſujet à cette Loi commune ; plus il élève l'Home au deſſus de lui même , plus il l'abaiſſe & l'humilie par ſes écarts.*

L'Orateur parcourt les divers genres de Littérature & prouve combien le Génie eſt inégal & quelquefois inférieur à lui-même. *Newton* a renouvelé, dans ſon Siſtème ſur la Lumière & les Couleurs, les abſurdités de la vieille Philoſophie, en diſant, que la matière lumineuſe a une eſpèce d'horreur du vuide. *Rouſſeau* eſt tout à la fois l'Auteur de l'Ode

à la Fortune , des Poësies sacrées &c. & de plusieurs Pièces de Théâtre, indignes d'un si grand Home. Plusieurs autres exemples lui servent à démontrer , que le Génie est sujet à de grands écarts dans la Littérature. Il n'est pas moins dangereux pour la Société. Le Génie conoit sa supériorité ; il ne peut souffrir de Rivaux. En éfet, une Société dont tous les Membres seroient des Génies supérieurs ne pourroit subsister. Bientôt tous les états confondus détruiroient cette harmonie, cette dépendance réciproque, qui est l'Ame de toute espèce de Gouvernement: Chacun se sentant en état de comander, personne ne voudroit obéir. *Reconnoissons ici la Souveraine Providence, qui a mis dans nos Ames, come dans nos Fortunes, une différence nécessaire pour maintenir l'équilibre. Le Génie seroit moins rare, s'il n'étoit dangereux.*

Dans la seconde partie, nôtre Académicien fait le Panégirique de l'Esprit. *L'Esprit, dit-il, prête de nouvelles graces à toutes les parties de la Littérature ; il répand des charmes non seulement sur la Poësie, l'Eloquence, les Pièces de Théâtre, (c'est là pour ainsi dire son Domaine) mais même sur les Sciences les plus abstraites. Nous devons les progrès qu'a fait, presque de nos jours, la Phisique, à des Philosophes aimables, qui l'ont dépouillée de l'air pédant & scientifique, qu'elle avoit conservé*

si long-tems, & ont substitué à un jargon barbare & inintelligible, les graces d'un stile pur & léger, qui, s'il ne diminue les difficultés, les présente du moins sous un aspect riant & c'est beaucoup. Il faut convenir, qu'il est des Genres où l'Esprit lui même est un Ecueil. Combien d'Orateurs sacrés ont la ridicule manie de coudre de l'Esprit partout, de mettre l'Evangile en Epigrammes ! Combien d'Historiens difus, trop chargés de fleurs, ensevelissent la vérité de l'Histoire sous un tas d'ornemens étrangers ! Il est une éloquence propre à chaque Sujet, dont l'Esprit doit nous faire apercevoir les nuances. Si quelquefois il s'égare, il plait jusques dans ses écarts ; il est l'Ame de la Société, il est le Père de l'Enjoïement & de ces Saillies aimables, qui font le charme des Conversations. L'Esprit insinüe sur nos Sentimens ; sans lui l'on ne peut sentir, avec une certaine délicatesse, l'Amitié, la Reconnaissance, Passions douces & tranquiles, qui donent sans doute les seuls vrais plaisirs, parce qu'ils sont sans remords. . . . L'Esprit adoucit nos défauts ; par lui l'Orgueil devient plus traitable, l'Opiniatreté moins aigre, l'Humeur plus liante, la Débauche même moins crapuleuse.

Enfin l'Esprit corrige les écarts du Génie ; il orne ses Productions. C'est lui qui fait d'un Mathématicien, d'un Géomètre profond, un Homme aimable, qui sait répandre de l'agrément

sur les matières les plus arides. En un mot ,
l'Esprit est nécessaire au Génie , je ne sais si le
Génie est aussi nécessaire à l'Esprit.

L'Académie des Belles Lettres de Marseille ,
ajugera le Prix de l'Année 1757. à une
Ode , dont le Sujet doit être : *La Conquête
de l'Isle de Minorque*. Ce Prix est une Mé-
daille d'or , de la valeur de 300. Liv. portant
d'un côté le Buste du Maréchal de *Villars* ,
son Fondataur , & sur le Revers ces Mots ,
entourés d'une Couronne de Lauriers : *Proe-
mium Academiae Massiliensis*. Mr. de CHALA-
MONT DE LA VISCLEDE , Secrétaire perpé-
tuel de l'Académie , recevra les Pièces pour
le Concours , jusques au 1er. Mai , mais el-
les ne doivent pas avoir plus de 150. Vers ,
ni moins de 100.

L'Académie de GENEVE perdit le 13. de ce
Mois un de ses Membres respectables ,
en la Personne de M. MAURICE , Doien de la
Compagnie des Pasteurs & le plus ancien
Professeur de Théologie. Il avoit enseigné
successivement & avec beaucoup de succès ,
les *Belles Lettres* , les *Langues Orientales* &
la *Théologie*. Sa profonde Erudition ne lui
avoit rien donné de cet air rude & sauvage ,
que procure souvent le Cabinet. C'étoit au
contraire un Savant aimable , dont les ma-
nières polies & acueillantes faisoient recher-

cher le comerce avec empressement. Il a conservé à peu près jusques à sa mort, une gaieté agréable, à laquelle une Santé ferme & robuste contribuoit sans doute beaucoup. Sa Carrière a été poussée jusques à près de 80. Ans, qu'une Fièvre violente l'a terminée dans l'espace de 4. à 5. jours.

Cette perte a été d'autant plus sensible à l'Académie, qu'elle se trouvoit déjà fort affligée du triste état de M. DE ROCHES, autre Professeur de Théologie & Prédicateurs habile. Il fut ataqué il y a près d'un An d'une Paralysie, qui ne laisse aucune espérance de le voir jamais reprendre ses Fonctions.

La Compagnie des Pasteurs s'assembla le 27. pour remplacer M. *Maurice*. Les Sufrages se réunirent à peu près tous, en faveur de M. VERNET, Profess. en *Belles-Lettres*, fort connu par son excellent *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*, & par son *Catéchisme raisonné*, qui porte le Titre d'*Instruction Chrétienne*, dont on a déjà fait deux Editions.

La même Compagnie fit aussi choix, pour remplir les Fonctions de M. *De Roches*, de M. *Maurice*, Fils unique du Défunt. Il est né avec beaucoup de Génie & a parfaitement bien étudié, en sorte qu'on a lieu de s'attendre qu'il marchera sur les traces de son Illustre Père, sur tout étant à la fleur de son Age & aimant beaucoup le Travail.



ODE SACRÉE

Sur le Psaume CXXX.

PRESSE' du remord qui m'acable,

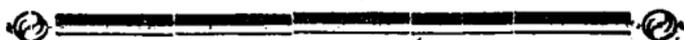
Jusques à toi, Dieu charitable,
 Je pousse des cris languissans :
 Du haut de ta Demeure sainte,
 Daigne entendre ma triste plainte,
 Et répondre à mes Vœux ardens.

Quand tu viendras juger la Terre,
 Pourrai-je éviter ton Tonerre,
 Si tu prens garde à mes Forfaits ;
 Mais sur ta Grace je me fonde,
 Quel autre pourroit dans le Monde,
 Me garantir de tes Arrêts.

Oui c'est en toi seul que j'espère ;
 Tu fais grace, afin qu'on révère
 Ta souveraine Majesté,
 Et que tous les Peuples du Monde
 Pleins d'une humilité profonde
 Rendent hommage à ta Bonté.

Dès le Matin, dès que l'Aurore,
 Començant à peine d'éclorre,
 Anonce le brillant Soleil,
 Prostrné dans ton Sanctuaire
 Je t'offre mon humble Prière
 Jusques au tems de mon Soneil,

O trop heureuse la Journée,
 Où, loin de voir ta Main armée
 Punissant nos impiétés,
 Nous verrons ta Grace propice,
 Plus grande, ô Dieu, que ta Justice
 Pardonner nos iniquités !



STANCES

Sur ces Paroles d'Esaïe LVII. 21. *Il n'y a point
 de Paix pour les Méchans, a dit mon Dieu.*

MÈRE des Plaisirs purs, & Sœur de la Sagesse,
 Fille de l'Harmonie, inestimable Paix !
 Le Méchant croit te voir dans une fole yvresse,
 Te cherche dans le Crime, & ne te voit jamais.

Misérable Jouët de l'odieux Mensonge,
 Il écoute ses Sens, affouvit leur fureur ;
 O perfides Plaisirs ! O peu durables Songe !
 Le Jour de son réveil éclaire son erreur.

Tout ce qui l'enchantoit lui déplait & l'irrite,
 Au retour de l'Aurore, il implore la Nuit ;
 Rien ne peut le calmer ; sa Sentence est écrite
 Dans son Train saltueux, sur l'Or qui l'a séduit.

La Mort est désormais sa déplorable atente,
 Un avenir d'horreurs se présente à ses yeux,
 La Voix du Tout-Puissant sans cesse l'épouvante,
 Et son Bras le saisit, le foudroie en tous lieux.

Craignons d'être égarés par la vaine aparence,
 Eclairons nos desirs, réprimons en l'effor,
 Sans l'apui des Vertus, la superbe Opulence
 N'est qu'un Suplice affreux, Organe de la Mort.

STANCES *sur l'Indifférence.*

SOURCE intarissable de larmes,
 Amour, va régner loin de nous,
 Et ne vien point par tes alarmes,
 Troubler nos plaisirs les plus doux.

A ta suite marche sans cesse,
 Les soupçons, les soucis rongeurs;
 La Crainte & la sombre Tristesse
 Te suivent à pas diligens.

Envain sous ton cruel Empire,
 L'Homme cherche-t-il d'être heureux;
 Le charme fatal qui l'atire
 Rend son sort toujours plus affreux.

Mais toi paisible Indifférence
 Principe de la liberté,
 Toi, qui dès ma plus tendre enfance,
 Fis toujours ma félicité;

Conserve chés moi ton empire
 Pose ton Siège dans mon Cœur,
 Loin de toi, sans cesse on soupire,
 Mais près de toi, tout est douceur.

Du cruel Enfant de *Cithère*
 Prends soin de détourner les traits,
 Ce Dieu m'a déclaré la guerre
 Pour avoir bravé ses attraits :

Que ta prudence me préserve
 Contre ses ruses, ses détours,
 Dès que tu feras ma *Minerve*
 Je ne craindrai plus les Amours.

LAUSANNE.

Par J. L. D. C.



LOGOGRIPE.

Dix Lettres, cher Lecteur, composent ma
 structure,
 D'un Triangle tronqué je porte la figure.
 En me décomposant tu trouveras en moi
 De tous les Animaux le plus fort & le Roi;
 Sur les bords de la *Seine* une superbe Ville;
 Un Métal dangereux, qui rend tout très facile;
 Des Fleurs formant le teint de l'aimable *Cloris*;
 Deux Notes de Musique, un Décret de *Thémis*;
 La Fille d'*Inachus* & de la belle *Ismène*;
 La Ville qu'embrasa le fol amour d'*Hélène*,
 Avec l'endroit du Corps, où le Fils de *Thétis*,
 Reçut le coup mortel de la main de *Pâris*:
 Un Poète fameux, qu'a produit l'*Italie*;
 L'Assemblée où *César* vit terminer sa vie;
 Un Philosophe *Grec*, dont les savans Ecrits,
 Font l'admiration de tous les Beaux Esprits:

Un Don du Ciel, qui met l'Home au dessus des Bêtes;
 Un Fleuve de l'*Egipste*, un des petits Prophètes;
 Un Oiseau décoré des plus riches couleurs;
 Un Bien, plus estimé que toutes les Grandeurs;
 Une Pièce aux Echecs; le contraire de Cime;
 D'un Couvent de Nouains le parfait finonime.

ERRATA est le mot du Logogriphe de
 Juillet.

T A B L E.

D iscours sur ce Précepte de St. Paul; Soies dans la Joie avec ceux qui sont dans la Joie. P. 131	
Réflexions sur cette Maxime; Rien de trop. 145	145
L'Abeille Literaire II. Essai, la Folie. 170	170
Mémoires de Séty. 188	188
Le Scrupule ou l'Amour mécontent de lui même. 201	201
Nouvelles Académiques. 233	233
Ode sacrée sur le Psaume CXXX. 244	244
Stances sur ces Paroles d'Esaië: Il n'y a point de Paix pour le Méchant a dit mon Dieu. 245	245
Stances sur l'Indifférence. 246	246
Logogriphe. 247	247

